# mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

### Plurielle



La fête des vautours à Constantine en 1890 par M. Pouilli

N°74 - Décembre 2013

### **Sommaire**

É <mark>ditorial</mark> Jeanine de la Hogue	4
Chemins de mémoire Deux hommes différents, un même hommage Jeanine de la Hogue	6
Biographie Georges Souville Odette Goinard	10
Les chemins de mémoire  A Marrakech sur les traces d'écrivains voyageurs  Jules Erckmann - Antoni Ossendowski - Henriette Willette -  Marc de Mazières	16
Écrivain public Réflexions devant un tableau de Théodore Chassériau René Martineau 39	
Biographie Alphonse Juin Odette Goinard	46
Écrivain public La figue et le paresseux Alphonse Daudet	54
Homme singulier L'historien Gabriel Esquer dans mon souvenir Jean-Claude Xuereb	60
Renères hibliographiques	74

#### Mémoire d'Afrique du Nord

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction, même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro, est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net



#### Éditorial

#### Jeanine de la Hogue

Bientôt vingt ans!

Chers amis

Le 1er octobre 1994, nous faisions paraître le premier numéro de Mémoire Plurielle et, aujourd'hui, nous entrons dans la vingtième année de cette revue que nous avons créée à partir de notre association Mémoire d'Afrique du Nord. A cette occasion, nous avons feuilleté, au hasard, quelques unes des revues et, ma foi, nous avons trouvé un certain sentiment de satisfaction. D'une part la satisfaction dans la durée mais surtout dans le fait que nous avons toujours été fidèles à nos buts tout au long de ces années et que tous ces articles que nous avons publiés nous apportent encore aujourd'hui une grande joie à les relire. Dans ce numéro d'octobre 1994, nous vous disions que « nous nous efforcerions de maintenir toujours un niveau de qualité qui serait le remerciement de votre confiance. Le numéro Un sera suivi, nous l'espérons, de nombreux cahiers avec votre aide et votre amical soutien ». Le passage sur le Net n'a pas changé notre manière de faire et nous sommes heureux de cette continuité et de ces contacts qu'il nous apporte. L'actualité nous a nouveaux de rendre hommage l'occasion à deux personnalités d'exception, certains articles nous permettent, tout en restant fidèles à nos principes, de diversifier nos centres d'intérêt. sommes toujours preneurs d'articles originaux, de souvenirs d'enfance qui nous permettent d'évoquer notre propre mémoire. Personnellement, je viens de relire le livre posthume d'Albert Camus, Le Premier homme et j'ai beaucoup mieux perçu la personnalité de l'écrivain en le voyant ainsi vivre sa vie d'enfant. Faut-il donc penser que, forcément, l'avenir est déjà tout dans le passé ? Sans généraliser, la question mérite d'être posée.

Aujourd'hui, nous voulons faire quelques vœux, tout d'abord vous souhaiter une bonne année, chers amis lecteurs et faire le vœu que notre revue continue son «bonhomme de chemin» à notre satisfaction à tous. Donc de la part de notre équipe, je redis très chaleureusement : « Bonne et heureuse année. »

Jeanine de la Hogue





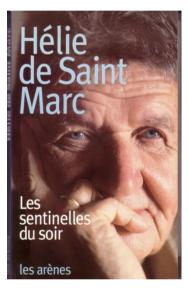
## Deux hommes différents, un même hommage

Jeanine de la Hogue

Deux hommes exceptionnels viennent de disparaître. Et malgré la différence de leur origine et de leur destin, il nous paraît juste de les associer dans l'hommage que nous voulons leur rendre. Nous avons trouvé dans leur vie un indéfectible amour de la France, traduit chez eux d'une manière fort différente par la différence de leurs vies mais manifesté par un même sens de l'honneur et de la dignité.

Hélie de Saint-Marc a enfin trouvé le repos après une vie d'officier, marquée de luttes pour l'honneur, emplies de dures épreuves. Pour l'honneur il entra en rébellion, fut arrêté et condamné à dix ans de réclusion criminelle, privé de ses décorations, dégradé mais sans jamais perdre de sa dignité. Après toutes ses épreuves, la vérité fut enfin reconnue et ses qualités révélées, se traduisant entre autres par la Grand Croix de la Légion d'Honneur et le succès des livres qui lui étant consacrés. Tous ceux qui avaient eu l'opportunité de le rencontrer, d'entendre ses conférences s'en sont réjouis et ont été frappés par sa simplicité et sa manière très particulière d'incarner l'honneur sans grandiloquence comme si cela était naturel. Le grand soldat était aussi un chrétien qui avait fait sienne la prière de Saint-François d'Assise:

« Là où il y a la haine que je mette l'amour, là où il y a l'offense que je mette le pardon... C'est en donnant qu'on reçoit, c'est en s'oubliant qu'on se trouve. » Une parole unanime, lors de sa mort, s'est levée pour raconter cette vie toute de fidélité et d'honneur. On ne faisait jamais en vain appel à lui et la chaleur de son accueil était à la mesure de ses qualités qui lui avaient permis d'affronter les épreuves dont il était sorti, grâce à sa vertu de l'espérance. Les éloges et les hommages se sont faits si nombreux qu'il paraissait vain pour nous d'ajouter notre modeste parole à ce concert. Aussi est ce avec simplicité que nous le faisons, en le remerciant de cette vie exemplaire qui fut sienne.



Un des derniers ouvrages d'Hélie de Saint Marc

Alain Mimoun, « soldat olympique, assoiffé de France » comme l'appelle la revue *La Charte*, a eu un cursus bien différent de celui d'Hélie de Saint-Marc. Né en Algérie en 1921, il a très jeune choisi la France. Un journaliste Vincent de Longeville, a bien résumé cette vie : « Mimoun qui est né Ali, musulman de l'oranais, qui est mort Alain, catholique dans le Val de Marne, quatre-vingt douze ans plus tard, qui admirait Bayard et Thérèse de Lisieux. »

Engagé à dix-neuf ans pendant la Seconde Guerre mondiale, il est blessé grièvement à la jambe. Grâce à sa volonté, il lutte contre la fatalité, et réussit à quérir et commencera même un intense entraînement dès son retour à son régiment. Il rejoint l'Algérie et participe à la campagne de Tunisie. Blessé de nouveau, il échappe de peu à l'amputation d'un pied grâce à des médecins militaires. Il est du débarquement en Provence en 1944, puis à la libération de Toulon, Marseille et parvient jusqu'en Allemagne. Démobilisé, il rentre en France et devient garcon de café mais n'abandonne pas son entraînement, ce qui l'amène à devenir un grand sportif, exceptionnel coureur de fond, très heureux, a-t-il coutume de dire, de faire résonner la Marseillaise sur les stades du monde entier, accumulant les médailles et les titres olympiques. Tout au long des années, il est resté un Français, amoureux de la France, son pays dont il disait : « le savais que mon pays était de l'autre côté de la mer... La France était déjà dans ma peau et dans mes veines... »

Sportif de très haut niveau, très célèbre, il était aussi très simple et mettait dans ses victoires, comme on l'a écrit « un supplément d'âme », un sens de l'honneur qui méritait le respect que nous marquons dans cet hommage.

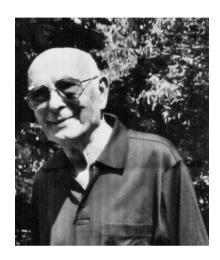


Timbre commémorant la victoire d'Alain Mimoun



### **Georges Souville**

#### **Odette Goinard**



Georges SOUVILLE Constantine 1927 - Aix-en-Provence 2012

Georges Souville a eu un parcours professionnel exemplaire, tout donné au service de la science archéologique. Son apport dans un domaine, souvent négligé, a été considérable. Il a allié sa grande compétence à un dévouement au service d'institutions charitables, manifestant à la fois son intelligence et ses qualités humaines.

Georges Souville est né le 12 février 1927 à Constantine (Algérie). Lorsque sa famille s'établit à Alger, il poursuit ses études secondaires au lycée Emile Gautier. Il suit les cours d'histoire et géographie de Lionel Balout, jeune professeur

agrégé de la Sorbonne, qui exerça une influence décisive sur sa carrière. C'est ainsi que, dès l'âge de quinze ans, naquit en lui l'attrait pour la recherche scientifique qui allait l'engager sa vie durant. Il obtient en 1949 son certificat d'ethnographie et d'archéologie préhistorique de l'Afrique du Nord à l'Université d'Alger.

Le parcours scientifique marocain de Georges Souville s'inscrit à Rabat entre 1952 et 1967. Enseignant après sa licence, l'histoire et la géographie au collège Moulay-Youssef, Il assure en outre un cours de préhistoire marocaine à la faculté des lettres. En 1957, il est nommé inspecteur, puis directeur adjoint des Antiquités. En 1963, admis, comme chargé de recherches, à gérer l'antenne du CNRS à Rabat, il dirige sur le terrain des enquêtes, prospections, sondages et fouilles systématiques. Il identifie et classe tous les documents. Il étend ensuite ses recherches dans les musées et dresse l'inventaire des collections de préhistoire du Maghreb.

Lors de ces activités intenses et coordonnées (dépouillement bibliographique, étude des collections et recherches sur le terrain) il rassemble les informations du premier corpus cartographique des sites connus. Comme dans un atlas, ce corpus couvre toutes les périodes préhistoriques et protohistoriques, depuis les galets aménagés jusqu'aux tumuli de Tanger au Tafilalet, du Rharb à Oujda. Cet inventaire s'étend alors si loin qu'un recadrage le conduit à un nouveau découpage géographique.

De 1956 à 1963, il a été secrétaire de rédaction du *Bulletin d'archéologie marocaine* et a assumé le secrétariat général des *Publications du service des antiquités du Maroc*, mettant au point six tomes. C'est en 1970 qu'il soutiendra son doctorat de troisième cycle à Aix-en Provence et le publiera en 1973 dans la série des *Études d'antiquités africaines*.

Après s'être installé avec son épouse à Aix-en-Provence, Georges Souville n'a cessé de développer et publier ses recherches en préhistoire et protohistoire. Sa longue bibliographie réunit plus de deux cents titres de livres, articles, contributions, notices dans des revues spécialisées. Il participe à des congrès, symposiums et colloques internationaux traitant des cultures nord africaines et méditerranéennes durant les vingt derniers millénaires.

Georges Souville n'a pas craint d'aborder des sujets difficiles, peu documentés à l'époque. Ses travaux ont consisté à favoriser, au Maroc notamment, l'étude et la valorisation des monuments mégalithiques - dans le sillage du professeur Gabriel Camps - et des représentations rupestres d'armes métalliques gravées en haute montagne .

Il a continué de transmettre ses connaissances, assurant un enseignement actualisé dans diverses universités méditerranéennes, des instituts et centres de recherches européens. C'est en Espagne qu'il reçut le meilleur accueil et le plus de compréhension pour ses propositions, insistant sur l'ancienneté et la force des liens rapprochant le territoire chérifien de l'Ibérie méridionale.

Pendant plus d'un demi-siècle, avec modestie, efficacité et générosité, Georges Souville a consacré patiemment ses compétences éditoriales aux publications spécialisées sur l'Afrique du Nord, à leur édition soignée, dans des séries prestigieuses du CNRS et des revues de rang international. Fondateur notamment avec son collègue et ami le professeur Maurice Euzennat de la revue Antiquités Africaines (15 tomes) et de la collection Études d'antiquités africaines (23 ouvrages) ses collègues l'ont accueilli pendant 28 ans comme rédacteur en chef (1966-1975), directeur (1976-1994), et enfin président du comité de rédaction (1993-2010). Il a édité au total 38 volumes et fait admettre de nombreux manuscrits de thèses

sur la préhistoire et les antiquités du Maroc, de l'Algérie et du Sahara, de Tunisie et de Libye. Depuis sa création, il a apporté sa contribution de spécialiste à *l'Encyclopédie berbère*, conçue et conduite par le professeur Camps.

Lorsqu'au terme de sa carrière, les Éditions du CNRS reçurent une fois encore Georges Souville en 1992, le directeur du centre de Marseille lui remit la médaille du CNRS, saluant l'homme courtois et l'éminent rédacteur dont cette institution nationale pouvait s'honorer. On rendit hommage au collaborateur scientifique exemplaire que Georges Souville avait été auprès de ses collègues.

On ne saurait enfin passer sous silence les différents engagements que Georges Souville, catholique fervent, avait pris dans des institutions religieuses, notamment l'Ordre de Malte et la confrérie des Pénitents Gris d'Aix-en- Provence. Il exerça en outre avec compétence, pendant près de vingt ans, la charge de Grand Maître de la Maintenance de l'ensemble des confréries des Pénitents de France et de Monaco.

D'après l'hommage rendu à Georges Souville par Colette Roubet à l'Académie des Sciences d'Outre-mer le 1er juin 2012

#### Fonctions exercées par Georges Souville

- Académies et sociétés savantes
- Membre de la Société préhistorique française, de la Société française d'archéologie
- Membre titulaire de l'Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles Lettres d'Aix-en-Provence (1978), Secrétaire Perpétuel puis Secrétaire Perpétuel honoraire

- Académico correspondiente de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona (1976)
- Membre correspondant (1976) puis membre libre (1983) de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.
- Membre correspondant de l'Académie de Marseille (1980)
- Académico correspondiente de la Real Academia catalana de Belles Artes de San Jorge (Barcelone, 1980)
- Socio ordinario dell'Accademia di Santa Chiara (Gênes, 1988)
- Académico correspondiente de la Real Academia de la Historia (Espagne, 1991)
- Membre de l'Académie internationale « Greci-Marino » (Italie, 1998)
- Membre du Conseil permanent de l'Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques (1958-1976)
- Expert près la Commission de l'Afrique du Nord de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (2001)
- Membre fondateur et Secrétaire Général du Centre Charles Maurras (1972)

Nombreuses publications et communications dans des revues et colloques spécialisés

#### Confréries et Ordre

- Membre (depuis 1967), vice-recteur (1970-1977 et 1986-1992), recteur (1977-1986) puis recteur honoraire de la Confrérie des Pénitents gris dits Bourras d'Aix-en-Provence
- Vice-président de la Maintenance des Confréries de Pénitents de France et de Monaco, adjoint du Grand Maître (1981-1987); bailli de Provence (1981-1986); Grand Maître de la Maintenance (1987-2006); Grand Maître honoraire (2006)
- Chevalier de grâce magistrale de l'Ordre souverain de Malte (1986)
- Membre de la Société de l'histoire de l'Ordre de Malte (1956) puis de la Fondation de l'Ordre de Malte (1986) et de la Société de l'histoire et du patrimoine de l'Ordre de Malte (1992)

#### **■** Distinctions honorifiques

- Médaille du C.N.R.S. (1992)
- Chevalier des Palmes académiques (1996)
- Chevalier de l'Ordre Pro merito Meliteneis Mérite de l'Ordre de Malte (1998) Chevalier de l'Ordre pontifical de Saint-Grégoire-Le-Grand (2006)
- Médaille d'honneur des villes d'Aigues-Mortes (1994),
   Sospel (2002), Aix-en-Provence (2005) et du département des Alpes Maritimes (2004)



## A Marrakech sur les traces d'écrivains voyageurs

Jules Erckmann - Antoni Ossendowski - Henriette Willette - Marc de Mazières

Textes présentés par Annie Krieger-Krynicki Jules Erckmann et Marrakech

Jules Erckmann, capitaine d'artillerie, chevalier de la Légion d'Honneur et chef de la mission militaire au Maroc, fut chargé d'établir un rapport détaillé sur le pays. Il en a tiré un livre intitulé Le Maroc moderne, ce qui est tout relatif puisqu'il a été publié.. en 1885 (Challamel éditeur). Refusant tout effet de style mais avec beaucoup de précision, sans exclure le pittoresque ni un certain humour, il présente le royaume sous tous aspects géographiques, ethnologiques, nistratifs et religieux. Cartographe, il décrit aussi les villes et leurs principaux monuments et, à la fin il dresse, puisqu'il s'agissait de ses fonctions, un état complet des forces militaires existantes. Il ajoute que l'isolement du Maroc est total puisqu'il n'est relié à l'Europe par aucun télégraphe et que la seule carte dont il a pu disposer est celle du capitaine Beaudouin, éditée en 1848 par le département de la Guerre en France.

Voici comment se présentait Marrakech à cette époque : « Description de la ville de Maroc (ou Marrakesh, sic). La ville de Maroc fut construite en 1070 par l'Almoravide Youssef ben Tachfin, dans une vaste plaine, limitée au Nord par une chaîne de montagnes appelée Jelibet, au Sud par l'Atlas. La ville de

Maroc a l'aspect d'une magnifique forêt de palmiers au milieu de laquelle émerge le minaret de la grande mosquée Kutibia. Maroc (sic) est entourée d'un mur semblable à celui de Fèz, percé de huit portes principales. Le terrain environnant est percé de trous profonds, les uns communiquent avec les conduites d'eau placées à plusieurs mètres sous terre et les autres servent à extraire le salpêtre. La casbah renferme un immense jardin d'oliviers et d'orangers appelé Aguedal et le palais du sultan.

La médina se partage en deux parties : la première qui renferme de grands jardins séparés par des rues très larges, et où se trouvent les maisons d'habitation, moins ornées que celles de Fèz, des boutiques et un quartier de lépreux. La zaouia (monastère) de Sidi bel Abbès est fort riche et occupe un grand espace. Le seul monument qu'on remarque à Maroc est la mosquée de la Ketebia haute de 70 mètres et dans laquelle se trouve une rampe à hélice qui sert d'escalier. Cette mosquée fut construite à la même époque que la Giralda de Séville lorsque les Almoravides régnaient à la fois à Maroc et en Andalousie. Près de Bab Dakkhala, se trouve un village Gelhara, habité par des gens affligés d'un mal curable, *le djem* (la syphilis). »



Marrakech - Medersa Ben Youssef - Tympan de la salle de prière

#### Vers Marrakech avec Ossendowski

Nous avons déjà croisé la route de Ferdinand Antoni Ossendowski, chimiste polonais, né en 1857 et à la destinée mouvementée : enrôlé dans les armées du tsar comme commissaire aux combustible pendant la guerre russo-japonaise de 1906 qui vit l'effondrement des Russes, il se rebelle et devient chef du gouvernement révolutionnaire d'Extrême-Orient. Ce qui lui vaut la Sibérie puis la forteresse Pierre et Paul à Saint-Pétersbourg. On le retrouve attaché à l'Ambassade de Pologne puis professeur à l'École de guerre de Varsovie après 1918. Il est célèbre pour son livre, inspiré et précis à la fois, sur les fugitifs poursuivis par les Rouges à travers la Mongolie (Bêtes, hommes et dieux 1924). Son séjour au Maroc du temps de Lyautey sera plus paisible et plus officiel! (Le Maroc enflammé 1927)

Nous prîmes congé de M. Urbain Blanc et de M. Leroy en les remerciant de leur aimable accueil et partîmes pour Casablanca où nous retrouvâmes des amis, M. Jean Renaud, et sa femme, notre compatriote, avec qui nous eûmes tôt fait de visiter ce que la ville peut offrir d'intéressant.

Marrakech, capitale berbère, le Paris du Maghreb nous attirait davantage.

Traversant d'abord une contrée fertile et bien cultivée, nous atteignîmes l'Oum er Rebia. Puis les champs, les pâturages et les grands villages tels que Ber-Rechid, Settat, Ben Abbou disparaissent et nous sommes entourés d'un désert pierreux, parfois absolument dénudé et sans vie, où l'on ne rencontre que des caravanes, des automobiles, des trains militaires, des lézards et des scorpions. Ce paysage monotone s'étend jusqu'au pied des Djebilet.

Une route en lacets traverse ces montagnes, nous pénétrons dans un étroit passage et soudain nous apercevons devant nous Marrakech ou plutôt la palmeraie vert-sombre qui s'étend autour de la ville, quelques maisons blanches luisant au dessus de cette muraille, les neiges éternelles et les glaciers apparaissent d'un blanc resplendissant. Puis, changeant de couleur, le soleil couchant les teinta de rose. Au bout d'un moment tout s'assombrit puis disparut derrière un rideau d'épais nuages tombant du haut du ciel. Ce phénomène qui ne dura que quelques instants était d'une beauté grandiose.

J'étais arrivé à Marrakech, souffrant encore de la forte fièvre qui m'avait terrassé à Meknès. Mais dans ce pays merveilleux, à l'ombre des palmiers, près des sources vivifiantes qui amènent en pleine ville l'eau des cimes neigeuses de l'Atlas, les maladies et les peines disparaissent. Et s'il reste quelque mélancolie, elle est légère comme le mirage du désert, comme le murmure de l'eau à la fontaine Sidi El Hassane ou Ali. Voila pourquoi je ressentis aussitôt un tel bien-être, pourquoi le Sultan, les grands caïds de l'Atlas, les pachas, les imams, les riches marchands de Fès, de Meknès et de Rabat ont ici leurs villas ou leurs palais.

Le lendemain de notre arrivée, nous errâmes un peu au hasard dans la ville, de bonne heure le matin. Nous admirâmes le magnifique minaret de Koutoubia, entièrement bâti en pierre de taille rose, et orné de mosaïque de faïence émaillée dont la couleur rappelle les plus précieuses turquoises persanes. La tour a sept étages, presque tous traités différemment, l'un avec une coupole sur colonnes à chapiteaux, l'autre avec un plafond pyramidal, un autre avec des stalactites. Au sommet du minaret brillent trois énormes boules dorées, faites, dit la légende, avec les bijoux que donna la femme du Sultan El Mansour. Toute une pléiade d'esprits défend ces boules : malheur à celui qui oserait y toucher!

Un peu plus loin, nous trouvâmes une koubba de style étrange, entourée de quatre murs, mais dépourvue de la coupole habituelle. Sous les branches de l'arbre solitaire qui ombrage le tombeau, un indigène nous apprit que c'était le monument de Youssef ben Tachfine, fondateur de la dynastie des Almoravides qui apparut ici au début du XI éme siècle, venu comme un ouragan, de son oasis saharienne pour conquérir les tribus montagnardes, bâtir Marrakech, raffermir la religion d'Allah, et laisser à ses descendants une tradition belliqueuse qui devait les mener sur le trône d'Andalousie.

- Pourquoi le tombeau n'a-t-il pas de coupole ? demandai-je.
- L'esprit du Sultan sort la nuit de sa tombe pour se rendre sur les frontières de l'ancien Maghreb. Lorsque fut construite la première coupole, le spectre la détruisit dès la première nuit et il a démoli de la même manière toutes celles qu'on a voulu élever par la suite. Aussi, personne n'ose plus maintenant barrer le passage à l'ombre du sultan, de peur qu'il n'en résulte quelque grand malheur.

En nous promenant dans les souks. nous fûmes particulièrement attirés par les vieilles armes et les bijoux indigènes. Je me laissai tenter par un joli khenjer, couteau à lame recourbée de la tribu des Souss, dans un fourreau de cuivre ciselé et par une schoula, l'arme des Chleuh, à lame droite et étroite, dans une gaine de cuivre doublée de velours. Les bijoux berbères révèlent manifestement des influences byzantines ou persanes, aussi bien dans les diadèmes, les bracelets et les boucles d'oreilles, que dans les pendentifs. Ils sont ornés d'ambre, d'émaux et de cabochons de verre ou de pierres de couleur. Nous remarquâmes particulièrement des bracelets d'argent garnis de pointes, analogues à ceux que portent les femmes de l'Afrique centrale. Les Almoravides ayant conquis Tombouctou avaient peut-être rapporté cette mode des bords du Niger.

Marrakech, la cité des Almohades, grand marché du Maroc et de l'Afrique centrale, n'est pas visible de la route. Seulement, au loin, derrière le ruban miroitant de l'Oued Tensift, s'élève sur le fond bleu du ciel le minaret de la Koutoubia, œuvre de Yacoub el Man-sour, comme la Giralda de Séville et la tour Hassane de Rabat.

La route s'enfonce dans la palmeraie. Des deux côtés s'élèvent de grands palmiers dattiers couronnés de leurs panaches, et portant leurs grappes rouges ou dorées. L'oasis est partagée en propriétés particulières par des murs de terre battue. Partout des étangs, des cours d'eau, des troupeaux animent le paysage. On éprouve une impression de calme, de bien-être et d'hospitalité. Tout est si pittoresque, le murmure de l'eau, le chant des oiseaux, la brise tiède, les ombres douces, le ciel clair, qu'il ne reste plus de place pour la haine et la lutte. Aussitôt nous oublions nos fatigues et la joie nous pénètre.

Nous entrons dans le quartier du Gueliz, où résident les Français, et nous nous installons à notre hôtel au milieu des palmiers et des eucalyptus.

J'étais dans ma chambre depuis quelques instants à peine quand on frappa à la porte.

- Venez vite, venez vite! s'écria le gérant. Il me conduisit aussitôt dans une autre chambre exposée au Sud.
- Regardez ! Cela n'arrive presque jamais à cette époque de l'année.

Les sommets de l'Atlas se dressaient menaçants, au-dessus des palmiers, à une distance d'environ cinquante kilomètres. En septembre et octobre, les hautes cimes étant constamment recouvertes de nuages blancs, on ne peut généralement apercevoir que la muraille bleu foncé des montagnes.

La Medina et le Mellah présentent à peu près les mêmes caractères que dans les autres villes marocaines. Le palais de la Bahia nous intéressa davantage. Construit sans plan préconçu, à l'andalouse, c'est un ensemble de salles splendides, de cours, de jardins, de patios, de bassins, de fontaines, avec décorations de mosaïques, de marbres, de bois de cèdre peint et sculpté. C'est ici que pendant quelques jours un esclave nègre gouverna le Maghreb à l'insu de tous, auprès du cadavre de son maître Moulay El Hassan dont il avait caché la mort jusqu'à l'arrivée de l'héritier légitime Abd-el-Aziz.

Par des ruelles étroites nous arrivons sur une place grouillante d'une foule intense, où se trouve le bâtiment des Services Municipaux. La lettre d'introduction de M. Urbain Blanc nous procure un cicérone d'une valeur exceptionnelle en la personne de M. Delarue, un des plus hauts fonctionnaires de la Résidence Générale, qui connaît admirablement le pays, où il est estimé de tous.

Avec quelle intelligence et quelle sympathie il a su comprendre les indigènes et se faire aimer d'eux! Il parle leur langue, leurs coutumes lui sont familières, il se sent tout à fait à l'aise au milieu d'eux.

M. Delarue commença par nous conduire sur la terrasse des Services Municipaux d'où l'on a une vue magnifique sur toute la ville de Marrakech. En face de nous, s'étendent des centaines de toits en terrasse sur lesquelles se tiennent des foules de femmes, les arbres du jardin de la Bahia, les minarets, les places, la palmeraie, et, au Sud, le Haut Atlas semblable à un immense serpent. Plus près, à nos pieds la place Djemaa el Fna, entourée des bureaux de l'Administration française et de boutiques indigènes, présente un spectacle extrêmement curieux. Des Berbères vêtus de blanc, des nomades du Sahara en burnous bleus, des ânes portant dans des paniers des tomates éclatantes, des raisins roses, des figues pourpres, des

citrons jaunes, des oranges rouges et des grenades ; des cavaliers coiffés de turbans, flattant leurs chevaux énervés, des esclaves noirs, des chameaux, cette agglomération d'hommes et de bêtes, ce tourbillon de couleurs font de la place Djemaa el Fna un endroit tout à fait attachant qui retient longtemps notre attention.

Marché, le matin, où viennent les Berbères des montagnes avec leurs produits et leurs animaux, la place prend l'aprèsmidi un aspect très différent. La foule est moins remuante : elle se fixe en petits groupes autour de chanteurs, de musiciens, de jongleurs, de charmeurs de serpents, de charlatans, de devins, d'acrobates et de danseurs.

Les poètes religieux, créateurs de *madih* glorifiant le Prophète, ne viennent que rarement ici. Ils préfèrent s'asseoir à l'ombre des arbres sur la petite place voisine de la mosquée Koutoubia. Quant à la propagande politique, on me dit qu'à Marrakech elle ne se fait nullement sentir. Plus peut-être que partout ailleurs au Maroc, la vie indigène suit son cours, sans se mêler à la vie de l'Administration française. Les relations des Berbères et des Arabes avec les Européens sont très amicales et on ne voit pas ici les regards hostiles qu'on rencontre si fréquemment à Taza, à Fès et même à Salé.

Nous revenons sur la place l'après-midi, avec un chaouch que M. Delarue nous a donné pour guide. Un groupe d'Arabes en burnous blancs est en train de regarder un petit homme aux yeux bridés comme un Kalmouk qui exécute un tour très dangereux. Frottant et roulant dans ses mains une pierre ronde et lisse, il fait à la foule un boniment qui de temps en temps amène de grands éclats de rire. Puis, il lance la pierre en l'air et la reçoit sur son crâne chauve. On entend un bruit sec comme d'os brisés. Quelques femmes voilées poussent des cris de frayeur, un enfant se met à pleurer. Mais l'artiste reprend

aussitôt son boniment en polissant sa pierre avant de la lancer à nouveau pour la recevoir sur la tête.

Je l'observai attentivement et finis par découvrir son secret. Juste au moment où la pierre va atteindre le sommet du crâne, il fait un mouvement brusque et la reçoit sur les muscles fortement développés de son cou. Mais il le fait si rapidement que c'est à peine si on peut s'en apercevoir. Il me fallut plus longtemps pour découvrir la façon dont il imite le bruit d'os brisés, avec quelques pierres qu'il secoue dans sa manche ou au-dessus de sa ceinture.

Un peu plus loin, quatre danseurs Chleuh portant des robes blanches serrées à la taille à l'aide de ceintures rouges et coiffés de turbans, dansaient sur un rythme lent rappelant le lezgine du Caucase. Près d'eux, un jeune homme faisait manœuvrer ses chiens savants et son petit singe pour la plus grande joie des enfants qui l'entouraient. Mais ceux-ci étaient si légèrement vêtus que, désespérant de recevoir de ces gamins fort dépourvus le moindre sou en récompense de ses efforts, il prit à l'un d'eux le morceau de sucre qu'il tenait à la main, en croqua un bout, donna le reste à lécher aux chiens et au singe puis le rendit à l'enfant tout en larmes qui s'empressa de le mettre dans sa bouche et oublia aussitôt son gros chagrin.

#### Visite du palais de la Bahia par Ossendowski

Trois portes donnent accès au palais de la Bahia; par la ruelle qui part du Riad Zitoun, on gagne une cour où sont deux petits bassins sans ornement et un vieil oranger; c'est la partie la plus ancienne du palais, telle que l'avait laissée Sidi Moussa à son fils Ahmed. C'est par cette cour, dite des communs, que les touristes sont actuellement admis pour la visite de la Bahia. Un porche, sur une petite place en face de Bab Mellah, ouvre sur un jardin et directement sur le palais; mais la grande porte, celle des cérémonies, se trouve du côté opposé et on y arrive

en contournant le palais même; par là, on accède à la grande cour rectangulaire de marbre aux trois vasques qu'entoure une galerie dont les minces colonnes sont couronnées par des croisillons de bois découpés, peints en vert et bleu. Cette immense cour semble toujours abandonnée, animée seulement par le bruit de l'eau rejetée des vasques. Nous l'avons vue, pendant une nuit d'été dans une animation de fête; c'était, je crois, en 1917.

Le général Lyautey, pour la réception qu'il offrait, avait redonné à la cour la vie qu'elle devait avoir au temps de la splendeur de Ba Ahmed; sur les dalles de marbre étaient posés des lampions qui semblaient être les reflets des étoiles; près des vasques se groupaient les jeunes danseurs chleuhs ou les musiciens ou les chirates, et l'on allait de l'un à l'autre de ces groupes dont les chants et la musique s'alternaient.

La Bahia ne fut pas toujours telle que nous la voyons. Au premier bâtiment, celui de Sidi Moussa, fut ajouté en 1878 le grand riad aux dessins inspirés des jardins andalous avec ses allées de carreaux de marbre qu'encadrent des raies de faïence en surélévation sur des parterres de fleurs. Il y a de longs cyprès, des orangers, des jasmins.



Patio de la Bahia (1935)



Porte du jardin de la Bahia (1935)

#### Henriette Willette et les tombeaux saadiens

Henriette Willette a laissé une œuvre poétique : La Femme et la faunesse ; Golgotha ainsi qu'une étude Le Livre d'Or de Renée Vivien. Cette anglo-américaine. poète mélancolique à l'exaltation inspirée d'un certain panthéisme, (poème : Aphrodite) fut la traductrice de Sapho et d'élégiaques grecque, avec Les Kitharides. Elle était l'amie de Nathalie Barney, à laquelle Rémy de Gourmont. l'auteur de Sixtine. roman de cérébrale, adressa ses Lettres à l'Amazone. Grande voyageuse, (La Ville aux toits d'or, La montagne d'or), Henriette Willette aussi s'est affirmée ethnologue avec Superstitions et diableries arabes (Fasquelle 1931). Son livre sur Vercingétorix fut préfacé par Edouard Schuré dont Les Grands Initiés firent sensation en 1892 et dont le succès se poursuivit pendant la Grande Guerre. Ce théosophe, de la mouvance d'Héléna Blavatsky, appartint au sérail de Joséphin dit le Sar Péladan, un ésotéricien, qui lança en 1892 des salons de peinture moderne et de musique wagnérienne essentiellement οù s'empressaient Gourmont, le poète René Ghil, Lucien Descaves, Eric Satie ainsi que les peintres Odilon Redon, Emile Bernard et Adolphe-Léon Willette.

Ce qui explique l'attirance d'Henriette Willette pour le mystère des tombeaux saadiens et son invocation lyrique aux villes décadentes : « Adorables qui faites tout pour exprimer la force, la puissance, vous êtes chétives et, de toutes, condamnées à mort, vous vous en irez les premières. Il n'est pas de jour qu'un rempart ne se lézarde, qu'une tour ne s'effondre. Orgueilleuses médinas enfermées dans de hautes murailles, je vous compare aux pauvres douars qui n'ont pour toute

protection qu'une haie menaçante et cependant inoffensive de cactus. Villes mystérieuses pour ceux qui vont longeant les murs de vos tortueuses ruelles, vous êtes large ouvertes dans le ciel et vous n'avez plus de secrets pour ceux qui passent dans l'azur » in Au Maroc, villes et paysages (Fasquelle 1930).

#### Les tombeaux des Saadiens

« Pourquoi suis-je allée d'abord aux tombeaux des Saadiens, ces Chorfas, descendant du Prophète par leur ancêtre Sidi Abdallah El Kamel? Avant leur avènement à l'Empire, ils habitaient dans le Draa, cette région terrible où la vie est si rude que l'on s'étiole. Petites, ces tombes de marbre où dorment les souverains; et, malgré l'harmonie des colonnes, malgré la richesse des mosaïgues qui recouvrent les murs, malgré les sculptures de plâtre si doucement patinées, et que l'on ne peut s'empêcher d'admirer, ce qui me plaît ici, c'est la pénombre et le silence. Il me semble que ces rois se sont réunis en ce lieu pour préparer l'avenir. La cité, leur cité, n'est pas vaincue, n'est pas morte. Tout est vie ici ; tout ne le prouve-t-il pas ? Un oiseau confiant a établi son nid dans ce sanctuaire, et là, dans la cour inondée de lumière d'or, un palmier s'élance vraiment impérial. La splendeur ancienne des maîtres de Marrakech brillera de nouveau; les futurs remparts seront et plus hauts et plus vastes. C'est le temps de paix où les maîtres se reposent. Et lorsque je me retrouve dans les ruelles je ne sais pourquoi je sens mon cœur plus léger. L'Aquedal proche m'invite de son ombre chaude et parfumée.

Une lumière d'émeraude et d'aigue-marine tombe des palmes hautes et les oliviers argentés sèment la neige de leurs fleurs. Les blés ondulent sous les grenadiers qui voisinent avec les orangers et les citronniers. Déjà les abricotiers ont des fruits, et les figuiers sont criblés d'entailles.

#### La place

Voici le charmeur de serpents. Autour de lui formant un cercle, une rangée de spectateurs accroupis dont la plupart sont des enfants; ceux qui sont derrière se tiennent debout.

Avec intérêt, tous suivent les préparatifs du charmeur. Moi aussi d'ailleurs, parce que j'espère quelque chose que je ne connais pas. Je suis arrivée à me faufiler au premier rang des spectateurs debout.

L'homme a plié sa djellaba; tandis que son acolyte joue du tambourin, il sort un énorme serpent d'une sorte de vase. De la main gauche il tient la bête, de l'autre il se touche le front en invoquant le marabout des charmeurs de serpents.

Cela dure quelques instants; puis il se fait un collier du reptile et plonge de nouveau la main dans la maison des serpents. La même cérémonie recommence et le charmeur se fait un turban de l'animal.

#### Le désenchantement de La Bahia

M'en avait-on assez parlé de ce palais! Il est moderne! Certes il est très beau et, comme dans toutes les demeures arabes, on y a enfermé le charme et la paix. J'aimerais aller seule à travers ces salles, enlevant, par la pensée, le mobilier nouveau qui n'a d'arabe que l'ornementation et la couleur.

Évidemment nous, Français, nous ne sommes pas habitués à écrire sur nos genoux, et il a fallu installer des bureaux. Les salles de réceptions, les salons, les salles à manger sont européennes, déguisées en marocaines.

Ah! Pourquoi n'avoir pas laissé ce palais vide de meubles, mais si plein de poésie!

Il me plairait d'évoquer, sous ces galeries, allant à pas lents et silencieux, le prince dont les esclaves empressés guettent le regard.

Et les riads remplis de fleurs et de lumière sont des asiles pour les seigneurs et les poètes. Ils versent leurs parfums et leurs rayons à trop de profanes!

Hélas! Il y a là des visiteurs qui n'arrêtent pas de dire des stupidités. Malgré tous mes efforts pour m'isoler, je ne puis m'empêcher d'entendre leurs paroles!

Leur haine contre les gouvernants éclate. Banals, ils ne disent que des banalités. Ils sont jaloux ; et les résidents dont c'est la demeure sont leurs cibles.

« Je comprends qu'ils cherchent tant à être nommés, dit l'un de ces sots, ils sont bien ici! Ils voudraient y rester toute leur vie. Mais d'autres veulent les remplacer!

- Oh! répond le gardien, je resterai certainement plus longtemps ici qu'eux dans leur place! »

Il est maître ici, ce gardien; plus que le Résident qui ne vient que de temps en temps. »



Mausolée des Saadiens première Koubba salle centrale

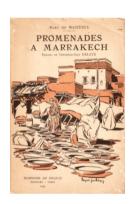
#### Marc de Mazières promenade au Maroc, à Fès

Marc de Mazières, encouragé par les éloges formulés par le maréchal Lyautey lors de la parution de Promenades dans Fès, et après un voyage dans le Haut-Atlas, a récidivé avec Promenades dans Marrakech. Il en l'illustration à Théophile-Jean Delave. descriptions sont entrecoupées de références historiques précises et il révèle le riche passé de Marrakech, se demandant même si le Guéliz recouvrerait pas une ville plus ancienne (romaine?) Mais il a aussi livré les sensations et les impressions plus personnelles laissées par l'été dans cette » ville saharienne ».

« Marrakech, pendant l'été, est enveloppée dans un nuage de poussière qui semble concentrer la chaleur; le cherqui, ce vent qui vient du Sahara et que son passage au dessus de l'Atlas n'a pas adouci, cause une fièvre de surexcitation ; la tête en feu ne peut donner aucun travail, elle a des éblouissements; alors il faut réagir contre l'anéantissement, sortir, marcher, être en mouvement ; la pensée s'équilibre mieux. Et l'on va ainsi d'abord en automate, vers les ruelles poussiéreuses, chaudes, interminables, vers une autre ruelle où le soleil est tamisé par un treillage de roseaux; on se trouve dans un souk, n'importe lequel, des boutiques à gauche, des boutiques à droite; d'abord les bouchers vous écœurent, mais cela remet l'esprit dans le cadre, l'on passe devant les étoffes de soie aux couleurs rutilantes; les épices réveillent; l'esprit se ressaisit peu à peu, voici les tapis ; les poignards, puis un souk ouvert où le soleil tape dur, tout paraît ocre clair, les burnous et les denrées. Il faut marcher ; c'est une rue de fondouks ; au delà du porche noir, dans la cour crûment blanche de soleil, sont accroupis des ânes, des chameaux, des poules et des hommes accroupis dans un coin rare où l'ombre a pu s'accrocher. Il faut

marcher encore, les nerfs sont déjà moins exaspérés ; d'autres ruelles, une porte s'ouvre brusquement, c'est une femme dévoilée, surprise à cette heure chaude de voir errer un étranger, et la porte brusquement se referme. Aller toujours jusqu'à ce qu'enfin les membres las et vaincus, on n'aspire plus qu'à l'ombre des jardins. Et c'est maintenant l'heure où le soleil se couche, empourpre les murs, met un liseré d'or au sommet des arbres. Il fait bon, dans une soirée d'été, d'attendre sur les bords d'un bassin, les premiers voiles de la nuit. »

#### Promenade à Marrakech



Évidemment, les touristes de 1936, quand ils vont de Casablanca à Marrakech soit par le train à traction électrique, soit par le car pullman de luxe de la C.T.M. ou autres entreprises transports de automobiles. effectuent ce parcours de 240 kilomètres en moins de guatre heures. Avec la vitesse, qui est la poésie de nos jours, le paysage est vu en raccourci, les sites se rapprochent, les objets se resserrent, les hommes en burnous animaux dans et les les champs succèdent rapidement et semblent animés.

On n'a plus aujourd'hui cette impression de longueur d'un voyage sans fin que nous laissait auparavant la traversée fastidieuse des hauts plateaux désertiques de Ben Guerir quand nous les passions à 30 à l'heure, dans une voiture automobile un peu primitive sur des pistes mal tracées. Un touriste disait qu'avec l'accélération actuelle de vitesse entre Casablanca et Marrakech, il n'avait plus le temps, assis confortablement dans son pullman, de lire le roman qu'il avait choisi en librairie Farairre, mais tout juste le journal.

En 1913, c'était toute une expédition à préparer pour se rendre de la côte à Marrakech ; le petit train à voie de 60 centimètres, à l'allure lente et bruyante, par la vallée de Bou Skoura, ne dépassait pas Ber-Rechid à une quarantaine de kilomètres de Casablanca et, au surplus, il était réservé aux transports militaires.

Alors, il nous fallut affronter la piste, poussiéreuse ou gluante suivant l'époque. La voiture? Une torpédo - on ne pouvait prévoir les berlines, les limousines actuelles - c'était une torpédo qui ferraillait pour bien prouver qu'elle était active et puissante et qu'elle ne craignait pas les difficultés; son de clairon, en quelque sorte, qui semblait animer son allure. On partait le matin, on n'arrivait pas toujours le soir, mais on arrivait quand même, car, au Maroc, la formule est d'arriver et de réaliser. Nous étions donc partis un matin de mai 1913 dans une torpédo haute sur roues dont je ne peux me souvenir de la marque tant la forme ressemblait peu à ce que nous voyons aujourd'hui; nos têtes étaient couvertes du chech, ou voile marocain dont il fallait s'envelopper pour éviter soleil, poussière et vent. Nous roulions tout de même à l'allure de vingt à trente kilomètres avec beaucoup de cahots; c'était le plus qu'on pouvait, car nous avancions au ralenti dans l'argile rouge et les ornières profondes du plateau fertile de Khemisset et sur les pentes de la piste serpentant vers la rivière l'Oum-er-Rebia, « mère du printemps » ; les carcasses de voitures au bord de la piste disaient que bien souvent, on avait eu quelques difficultés et des ennuis et qu'on avait dû les abandonner là pour atteindre autrement le but. Donc, à Mechra-ben-Abbou, après le dur effort et si tout avait bien on arrivait pour le déjeuner. On voit marché. aujourd'hui, à droite et à gauche de la route, les baraguements de planches fort délabrés qui s'appelaient alors Hôtel Petit et Hôtel du Progrès, je crois; on y mangeait plutôt mal, on y buvait plutôt chaud, on y couchait quand on y était obligé.

Comme on était là à la moitié du parcours, la torpédo que la manivelle de mise en marche faisait sursauter sur ses ressorts, repartait dès le café pris. On passait en lenteur le pont de bateaux lancé par le génie militaire qui a précédé le pont suspendu pour le passage duquel, quelques années après, une grosse dame toujours habillée de noir, aux cheveux rouges comme les eaux de l'Oum-er-Rebia, percevait un droit de péage même temps qu'elle débitait des boissons; ce pont suspendu dont il reste les culées, a précédé le pont actuel aux armatures de fer importantes. Alors on s'attaquait à la rampe de la rive gauche; le moteur chauffait dur, puis, après l'effort, on faisait un peu d'eau à la barague en planches du Souk el Arba des Skhour, avant d'aborder le long plateau de Ben Guerir. Au haut d'une côte apparaît brusquement, comme tableau de fond, la chaîne lumineuse de l'Atlas neigeux, l'Atlas inconnu. Mais un bruit de cassure, — la torpédo souffle et s'immobilise ; s'immobilise à tel point qu'elle refuse toute reprise et c'est la panne irréparable. Alors ? - Eh bien, il faut marcher et nous faisons six kilomètres de piste, nos légers bagages placés sur le dos d'un petit âne qu'un hasard heureux et deux soukiers aussi avaient amené vers nous. Quand on s'arrête sur la piste, immédiatement des hommes en burnous gu'on n'a pas vus, surgissent ; cette fois, il y avait avec eux un âne et, grâce à lui, nous avons pu à la nuit tombante atteindre le camp militaire de Ben Guerir entouré d'une murette protectrice et de fils de fer barbelés. Il a bien fallu nous y loger, dans les baraques de planches, en attendant d'étudier une solution pour la suite de notre voyage. Coups de téléphone à Marrakech. Le lendemain, une autre torpédo venait à notre secours ; nous reprenions la piste, heureux que tout se soit si bien passé et, dans la soirée, nous étions au pied des rochers du Guéliz. C'est par la porte de Doukkala, ayant suivi les remparts où aboutissait la piste après le passage du pont du Tensift, que nous faisions notre entrée dans la capitale du Sud.

Marrakech est bien une capitale. Les grands chefs qui ont dans leur montagne les châteaux forts ou kasba à Telouet et Ouarzazate en région Glaoua, à Talaat N'Yacoub et Tagoundaft en région Goundafa, kasba de M'Touga, ont aussi dans la ville des palais où ils résident la plus grande partie de l'année. Ces palais prennent le nom de leur seigneur, Dar el Glaoui, Dar el Madani Glaoui, Dar el M'Tougui où il y a toujours un va et vient de clientèle, surtout près du Dar Glaoui qui est à la fois la demeure et le siège du commandement du Pacha de la ville, Si El Hadi Thami Glaoui. Le Dar el Madani, qui était la demeure de son frère aîné, Si Madani, alors Caïd de la province, est devenu à sa mort bien du Pacha, son frère. C'est un palais un peu abandonné, mais par cela même, il a plus de charme et de poésie. Tous ces palais ont de belles cours intérieures, dallées de marbre avec des massifs de plantes et d'arbustes que dominent les longs cyprès. Le Dar Si Saïd est devenu le Musée des Arts Indigènes après avoir été la résidence du Général commandant la région, qui est actuellement le Dar Moulay Ali, au pied du minaret de la Koutoubia.

Du palais proprement dit, il ne reste plus rien qu'un escalier aux marches de zelliges. Dans un coin, est une vieille machine de fer qui a servi à fabriquer les pièces de monnaie. Par l'escalier, où il manque quelques-unes des marches laissant un trou noir qu'on passe en se serrant contre le mur, on gagne la terrasse; elle domine toute la cour, tous les bâtiments décapités et plus loin, comme fond de tableau, sont les toitures vertes des tombeaux sâadiens et le minaret de la mosquée d'El Mansour. Il faut s'asseoir là un moment, faire appel aux souvenirs de l'histoire marocaine, aux récits que l'on a lus dans les traductions des textes arabes; ici, plus spécialement, le « Nozeth el Hadi », la Récréation du Chamelier, est précieux, car c'est l'histoire de la dynastie sâadienne qu'El Oufrani, sous le règne de Moulay Ismaïl, a écrite d'après les documents de l'époque; il y donne des détails minutieux du palais d'El Bedi et

reproduit les poésies qui avaient été incrustées dans les bois et les plâtres des murs, brodées sur les tentures des salles, toutes inspirées par la beauté du palais. Abou Abbas Ahmed el Mansour se trouvait, en 1578, à la bataille des trois rois, près de son frère le Sultan qui, au cours du combat, fut empoisonné. A son retour de Marrakech, El Mansour fut proclamé Sultan. On compte dès lors avec les chefs du Maroc victorieux des Portugais, des Espagnols et des Turcs; au nom d'El Mansour vient s'ajouter celui de *Billah*, le Victorieux par Dieu.

Un siècle plus tard, en 1710, le grand Sultan de la dynastie alaouite, le tout-puissant et implacable Moulay Ismaïl- Ben Ech Chérif fit détruire de fond en comble le palais d'El Bedi, de sorte que ce sol ne fut plus, en effet, qu'un amoncellement de terre bouleversée et de pierres que couvrirent les broussailles et fourrés épineux. Tout ce qui l'avait paré, colonnes, chapiteaux, objets d'art et tentures, mutilés ou volés, furent dispersés par les villes du Maroc; on en trouva, dit la chronique, même jusqu'en Irak. Moulay Ismaïl, entré victorieux dans Marrakech occupée par son fils Mohammed, avait fait périr les chefs dans les tourments et tout détruire. Par là, voulait-il effacer l'affront cruel d'une défaite antérieure que lui avait infligée, sous les murs de la ville, son neveu Ahmed et aussi faire disparaître à jamais le joyau des monuments qui aurait rappelé la dynastie sâadienne. Devant les ruines, le poète a dit : « Demeures qui brillez dans ces vallons, vous n'êtes plus peuplées, vous ne formez plus qu'une solitude dans laquelle les oiseaux gémissent de tous côtés. »



# Réflexions devant un tableau de Théodore Chassériau

#### René Martineau

René Martineau, parmi les portraits de Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy, René Boylesve et Tristan Corbière dans Types et prototypes (chez Massein, Paris 1931) a publié ce mouvement d'humeur face à une toile de Chassériau, mais étayé par une solide érudition, ce qui donne un éclairage nouveau à ce tableau représenté dans les recueils de la peinture orientaliste.

#### **Annie Krieger-Krynicki**

#### Ali Ben Ahmed et le tableau de Chasseriau

S'il fallait énumérer les tableaux du musée de Versailles inspirés par l'Islam, la liste en serait longue. Depuis l'*Entrée des Croisés* dont on a conservé une copie, jusqu'à la *Bataille d'Isly*, nombreuses sont les toiles, scènes d'histoire et portraits, où figurent des Turcs et des Arabes.

Certaines de ces toiles sont célèbres. La réputation d'Horace Vernet qui, ailleurs pâlit et s'effrite, est à Versailles tenace. Devant *La prise de la Smala* s'extasie tous les dimanches inexplicablement une foule compacte et empressée. Et on ne lit point de déception sur les visages. Des yeux gobeurs vont d'un morceau à un autre morceau, approuvent l'alignement sans liaison des groupes, sourient au juif qui déguerpit les poches pleines, s'émeuvent au jeune duc d'Aumale, imploré par des

odalisques d'opérette, s'intéressent à l'écroulement prévu des tentes.

La médiocrité de chacun de ces tableautins échappe aux visiteurs, sans doute ravis de la quantité, nullement gênés par la reproduction incessante des mêmes procédés. La *Bataille d'Isly*, qui voisine avec la *Smala*, est un tableau plus insignifiant encore et d'un coloris plus faux. Le paysage y devient tout à fait nul. L'artiste a voulu, avant tout, disposer ses personnages pour que l'ensemble formât une série de portraits. On dirait le déballage inattendu d'un cirque.

Précurseur, pour la couleur, des chromolithographies, il a, pour la composition, prévenu avec un grand tact, le secret désir des amateurs de cinéma.

La foule, admiratrice de ces sottises, ne prête aucune attention à la superbe toile de Chassériau qui est dans la même salle. Après de longs instants consacrés à Horace Vernet, elle a le goût évidemment faussé et n'a plus, quand elle se retourne, un atome de cette sensibilité nécessaire à la contemplation des chefs-d'œuvre, à l'étude passionnée des maîtres.

Le tableau de Chassériau intitulé à tort, je le montrerai plus loin, Ali ben Arnet, Kalifa de Constantine, efface par sa puissance d'évocation, toutes les compositions plus ou moins mélodramatiques qui l'entourent.

C'est dans ce groupe de cavaliers arabes qu'il faut chercher l'Islam. Il est là, tout entier dans la démarche hennissante de ces chevaux magnifiques, dans l'ornementation riche des brides et des selles, dans l'immobilité de ces visages volontairement impassibles et surtout dans ces yeux inquiétants de fixité, séduisants et cruels, étonnés aussi d'avoir vu Paris et ses splendeurs, mais étonnés seulement, limitant le sentiment, qu'ils expriment, à une admiration qui ne pourra jamais exclure le plus orgueilleux mépris.

Chassériau a peint ce tableau à Paris. Ne connaissant pas encore Constantine, il n'a pas voulu user du procédé habituel qui consiste à copier l'œuvre d'un autre artiste, peintre ou graveur, pour faire un paysage de la ville. Le ravin qu'il laisse deviner et que semblent côtoyer les pieds des chevaux, est une indication heureuse, quand on songe surtout à la vue de Constantine qu'un banal peintre n'aurait pas manqué d'imaginer.

Paris les surprit et les émerveilla. Eux-mêmes furent, pendant quelque temps, un objet de curiosité pour les Parisiens. Louis-Philippe les combla de cadeaux. Ali ben Ahmed fut fait commandeur de la Légion d'Honneur.

A cette époque, Delacroix venait de terminer le portrait du Sultan du Maroc. Chassériau, hanté par la splendeur de cette toile, essaya de lui créer un pendant. Il voulut rencontrer le Kalifa. Ce lui fut facile car celui-ci, pendant son séjour à Paris, fut mené de tous les côtés. On le vit à l'Opéra, à la Comédie-Française, dans les musées.

Il consentit à poser devant Chassériau et ses compagnons y consentirent aussi, car il est de toute évidence que les personnes qui figurent à ses côtés, dans le tableau, sont les autres chefs indigènes invités comme lui par le gouvernement français.

Le tableau fut exposé au salon de 1845. Le Kalifa s'arrangea avec le peintre pour que, le salon terminé, le portrait lui fut expédié à Constantine où il resta jusqu'en 1850. A cette date, Ali ben Ahmed se trouva mêlé à une assez vilaine affaire : on l'accusa de trafiquer des lainages. Il ne fut pas inquiété, mais ce fut pour lui la déchéance. Il disparut et il est impossible de fixer la date de sa mort. Son portrait fut acheté par un collectionneur auquel le neveu de l'artiste, M. Arthur

Chassériau, l'acheta à son tour pour le donner au musée de Versailles.

Avant l'affaire des lainages, Chassériau, répondant à une invitation du Kalifa, se rendit à Constantine et fut l'hôte de son modèle. Nous devons donc au Kalifa les études de Chassériau orientaliste.

Ali ben Ahmed est, à cette heure, si complètement oublié dans sa province, que personne ne se souvient de la réception du peintre et du séjour à Constantine de son admirable toile.

Félicitons-nous de ce que ce séjour fut bref et du bon état de conservation du tableau. Que M. Arthur Chassériau soit une fois de plus remercié de son don et de sa piété envers la mémoire de son oncle, le grand peintre romantique.

Si les notes où j'ai puisé sont bien exactes, ne devrait-on pas rectifier le cartouche du tableau en question et rendre au Kalifa son véritable titre et son véritable nom ? Le Kalifa, personnage principal, devait être d'une beauté singulière. Il y a dans ses traits un mélange de gravité et de jeunesse qui montre l'importance qu'il attachait à son titre et aux honneurs qu'il devait à ses fonctions d'ailleurs assez communes, un Kalifa n'étant qu'un caïd d'une tribu importante. Quel était en réalité ce chef arabe ?

Il s'appelait Ali ben Ahmed et non Ali ben Amet comme le mentionne le tableau. Il ne fut jamais Khalifa de Constantine car, en 1845, Constantine appartenait à la France.

Ali ben Ahmed, au lendemain de la prise de la ville, devint par sa vaillance, chef de la tribu de Zémoul.

Il se fit remarquer dans la lutte contre Hadj Ahmed, bey de Constantine déchu de son rang et fomentateur de révoltes. Ali ben Ahmed se montra organisateur intelligent et fit que sa tribu approvisionnât Constantine en bestiaux et en grains. Il devint l'actif collaborateur du général Négrier et comme les agents du bey déchu, cherchaient à faire se révolter la tribu des Haractas, il en fut nommé caïd, après la visite du maréchal Vallée, gouverneur général de l'Algérie.

Ali Ben Ahmed dont le véritable titre serait donc Kalifa des Haractas, devint alors un personnage important, puissant même. On le vit figurer, en 1839, parmi les chefs indigènes qui furent à Stora, recevoir le duc d'Orléans à son débarquement. L'autorité du Kalifa devint telle que le duc d'Aumale s'en inquiéta lorsqu'il prit le gouvernement de la province de Constantine. Ali ben Ahmed était consulté et écouté avant le chef des affaires arabes, officier français muni de sérieux pouvoirs.

Au mois d'octobre 1844, le duc d'Aumale quitta son commandement pour rentrer en France. Quelques chefs indigènes, parmi lesquels le Khalifa des Haractas, sollicitèrent l'autorisation de l'accompagner pour voir la France et Paris. Elle leur fut accordée.

PS L'auteur a adopté tantôt l'orthographe de Kalifa tantôt celle de khalifa

Théodore Chassériau (1819-1856) est classé parmi les maîtres de l'orientalisme, entre Eugène Fromentin et Delacroix. Pourtant il ne fit qu'un court séjour en Algérie à l'invitation justement de ce fameux et mystérieux Ali ben Ahmed ou ben Amet dont il avait fait un tableau frappant, le kalifat, entouré de ses deux compagnons et regardant bien en face les visiteurs. «Romantique éclectique, selon George Besson, en qui se réconciliaient Ingres le Chinois égaré dans Athènes et le balai ivre de Delacroix » selon l'expression peu gracieuse du premier. Mais tout en Chassériau était original : né à Saint - Domingue d'un père, contrôleur des finances de l'expédition

d'Egypte qui v avait abordé, et d'une créole, il fut accepté à 12 ans dans l'atelier d'Ingres qui le qualifia de « futur Napoléon de la peinture », quitte à le renier après son départ pour celui, justement de ce Delacroix tant honni : « Ne me parlez jamais plus de cet enfant! » Sa précocité s'affirma dans des portraits que Degas portait aux nues, les préférant à ses toiles de genre comme celles de la Cour des Comptes, détruites par les incendies de la Commune. Il avait baigné dans l'orientalisme ambiant des Orientales de Victor Hugo, du Voyage en Orient de Gérard de Nerval ou du Voyage en Algérie de Théophile Gautier qui le soutint dans ses Salons et décrivit ainsi son atelier « rempli de gandouras, de haïks de burnous, de yatagans, de fusils arabes, d'armes à feu enjolivées d'argent et de corail, de poignards persans, de lames de Damas ... ». De cette vogue, Lord Byron, leur maître à tous, s'était pourtant moqué dans son Don Juan : « Tandis qu'ils poursuivaient leur route à travers des bosquets d'orangers, de jasmin et caetera, dont je pourrai vous entretenir longuement, attendu qu'il n'existe pas dans le Nord une telle profusion de plantes orientales, si dans les derniers temps nos écrivailleurs n'avaient jugé bon d'en faire pousser des couches entières dans leurs ouvrages et, cela, parce qu'un de leurs poètes, un seul, a voyagé chez les Turcs! » Mais ce fut l'Orient qui vint à Chassériau en la personne du fameux khalifat. Lui-même, avec son physique d'un jeune prince indien, fut fasciné par le visiteur! « Des yeux terribles et doux, mornes et flamboyants, qui semblent tourner en dedans et qui pourtant vous traversent de part en part, des yeux de gazelle et de lion qui ont fait frissonner et rougir tant de belles Parisiennes au fond de leur loge. » Au salon de 1845, il l'exposa donc à côté du Sultan Abder Rahman que Delacroix, lui, était allé à Meknès pour le peindre. Selon le commentaire d'Arsène Houssaye dans ses Confessions, Chassériau « était un artiste d'or et d'argent qui a visité la cour de la reine de Golconde ». A défaut, il visita enfin celle de Constantine et tira de ses visions colorées des

réflexions sur la façon de peindre : « Ne pas oublier que les villes ardentes du Midi sont tissées de satin dans les ombres et les lumières radieuses. Des tons rougeâtres près de tons gris comme de palais romains. Pour réchauffer les grandes places salies et grises des murailles, il suffit d'un simple ton d'or à quelques places. » Alger lui apparut « comme du stuc ou du marbre blanc, l'horizon serein et bleuâtre, au dessus de la mer le ciel bleu, léger, un peu opale ». Il rapporta du voyage le goût de peindre des pur-sang, ainsi qu'en témoigne son Cavalier arabe partant pour la fantasia (aguarelle du musée du Louvre) ; ou son Caïd visitant un douar de 1849. Prestige de la fantasia qu'on retrouvera plus tard avec Pierre Loti se préparant pour celle de Bône, le caïd lui conseillant être en harmonie avec son vêtement de velours capucine, de choisir l'éclat obscur d'un cheval noir. L'écrivain rivalisant avec les peintres ...

#### **Bibliographie**

- George Besson La peinture française au XIX ème siècle
   TI (Collection des maîtres, Paris 1950)
- Jacques Fouquet Ingres (Gallimard 1930)
- Philippe Jullian Les Orientalistes la vision de l'Orient par les peintres européens du XIX° siècle (Office du livre Paris 1977) Titre du tableau : Ali ben Hamed, kalifat de Constantine suivi de son escorte
- Pierre Loti Journal intime (1878-1881) TI Paris 1905 et Mémoire d'Afrique du Nord N° 72, Juin 2013
- Lynne Thornton Les Orientalistes, Peintres voyageurs ACR (Edition Paris 1993)



# **Alphonse Juin**

#### **Odette Goinard**

D'après la biographie de B. le Guennec (C.E.F. RHIN et Danube). A l'occasion de l'inauguration à Rennes de la place Maréchal Juin le 21/11/1976



Alphonse JUIN - Bône 1888 - Paris 1967

« Héros des deux guerres mondiales, pied-noir enraciné dans sa terre natale, Alphonse Juin est un magnifique et pur exemple de courage et de fidélité au service de la France » C'est à Sainte Anne, dans la commune de Bône (aujourd'hui Annaba), qu'Alphonse Juin naît le 16 décembre 1888. Son père, sous-officier d'infanterie devenu gendarme, était originaire des Deux-Sèvres. Sa mère, née Salini, d'origine corse, était la fille du gardien-chef du phare du Cap de Garde près de Bône.

Après des études brillantes aux lycées de Constantine et d'Alger, il entre à l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr en 1909 et en sort en 1911, major de sa promotion, dont devaient s'illustrer entre autres, à des titres différents, le maréchal de Lattre de Tassigny et le général De Gaulle.

Juin, enfant de Bône, restera indéfectiblement attaché à sa terre natale. Aussi, rejoint-il l'Afrique en choisissant comme corps d'affectation, le 1<sup>er</sup> R.T.A. à Blida. Il reçoit le baptême du feu au Maroc dans la vallée de la Moulaya en 1912. Affecté au Protectorat français du Maroc, il participe aux opérations de pacification.

## La première guerre mondiale

Lorsque la guerre éclate, il est dirigé sur le front avec les tabors marocains et participe à la bataille de la Marne.

Le 5 septembre 1914, le lieutenant Juin, à la tête de sa section, se heurte près de Meaux, à une colonne allemande en marche vers la capitale. Blessé le lendemain, il refuse de se laisser évacuer et poursuit le combat. Il est fait Chevalier de la Légion d'Honneur en décembre à l'âge de 26 ans.

A nouveau blessé en mars 1915 pendant la bataille de Soissons, il perd définitivement l'usage de son bras droit. Il retourne au Maroc dès sa sortie de l'hôpital et devient aide de camp de Lyautey<sup>1</sup>. Nommé capitaine, il revient en France et

<sup>1</sup> Voir la biographie du maréchal Lyautey dans <u>Les Cahiers d'Afrique du</u> <u>Nord n° 11.</u>

prend part à l'offensive du Chemin des Dames. Après l'armistice, il est affecté de nouveau à l'état-major de Lyautey à Rabat.

#### L'entre deux guerres

Pour la première fois, Alphonse Juin vient à Paris en 1919 pour suivre les cours de l'Ecole Supérieure de Guerre. Puis, il repart au Maroc où en 1923, il participe à la campagne du Rif aux côtés du colonel Noguès. Son audace est légendaire. Il est de nouveau aux côtés du maréchal Lyautey, à la Résidence Générale de Rabat.

Commandant en 1926, il est chef de Cabinet militaire de Lucien Saint, résident Général qui, conscient de l'habileté et de la compétence de Juin, lui confie la mission de rétablir l'entente entre le Glaoui et le Sultan.

En décembre 1938, Alphonse Juin est promu général.

## La seconde guerre mondiale

Dès les premiers jours de la seconde guerre mondiale, il quitte l'état-major d'Opérations d'Afrique du Nord, prend le commandement de la 15ème division d'infanterie motorisée et brise l'offensive de Panzers allemands dans la trouée de Gembloux en Belgique. Avec sa troupe, bloqué sur la Lys, il ne peut se replier sur Dunkerque. Il soutient avec ses hommes quatre jours de combat dans les faubourgs des Postes à Lille, et ne cesse le combat qu'à bout de munitions. Au soir d'une terrible journée le 29 mai 1940, il est fait prisonnier. Impressionnés par leur bravoure, les Allemands rendent au général et à ses troupes les honneurs de la guerre. Commence alors pour Juin ce qu'il a appelé sa « longue nuit » de captivité à la forteresse de Koenigestein.

Libéré le 15 juin 1941, à la demande du gouvernement de Vichy, il est nommé commandant en chef des forces françaises en Afrique du Nord, à la place du général Weygand dans ses fonctions militaires. Aux officiers d'état-major réunis au Palais d'Hiver, il dit en arrivant « on ne remplace pas le général Weygand, on lui succède ». Et il ajoute « Messieurs, la séance continue ». Ce qui veut dire que les cent mille hommes d'active, Français et Musulmans de l'armée d'Afrique du Nord continueront à être entraînés selon les instructions Weygand, que la mobilisation se préparera secrètement, que les camouflages d'armes, de munitions, d'approvisionnements, seront poursuivies sans relâche.

Le 8 novembre 1942, au moment du débarquement américain en Afrique du Nord, Juin signe avec l'amiral Darlan un accord de cessez-le-feu immédiat et le ralliement au général Giraud.

Promu général d'Armée, il combat en Tunisie. Avec soixante cinq mille hommes, armés de vieux matériels de la guerre de 1914, mal équipés, mal ravitaillés, le général Juin contient les Allemands et les Italiens.

Cette campagne des va-nu-pieds de l'Armée d'Afrique au prix de pertes et de souffrances indicibles, pendant cet hiver tunisien qui n'a jamais été aussi mauvais, va permettre d'organiser un front allié et de préparer l'offensive qui mènera à la victoire de Tunis le 8 mai 1943.

Le 30 mai 1943, le général De Gaulle est à Alger. Il nomme Juin chef du Corps Expéditionnaire Français (C.E.F.) pour l'Europe, constitué en grande partie de soldats de l'Armée d'Afrique, ayant pour première mission la libération de la Corse, mission qui, dès l'automne, sera menée avec succès.

Mais l'heure de gloire du général Juin n'a pas encore sonné. Dans la plénitude de ses moyens, fort de l'expérience acquise, il est impatient d'agir. En dépit de la campagne de Tunisie, les Alliés sont encore sceptiques sur la valeur de l'Armée française. Aussi le général Juin est-il prêt à lancer toutes ses forces dans une ultime bataille, à tout donner, tout oser pour la France.

Le 25 novembre 1943, le C.E.F. débarque à Naples. Il est immédiatement engagé dans la bataille de Cassino, nouveau Verdun par l'importance de l'enjeu et l'âpreté des combats, bataille qui durera six mois. Il s'agissait de combattre les Allemands retranchés derrière la ligne Gustav sur le massif des Abruzzes. Face au monde qui nous regardait, il fallait prouver la résurrection de l'Armée française et de ses qualités traditionnelles. Le génie de Juin est d'avoir perçu cette aspiration profonde et d'avoir permis sa réalisation de la manière la plus totale, la plus noble, la plus héroïque.

Au cours d'un hiver effroyable où elle a eu à subir toutes les misères du froid, de la neige, de la boue, des pluies torrentielles, la petite armée française s'est imposée par la maîtrise, l'endurance, l'héroïsme de ses combattants. Nos pertes sont terribles.

Au printemps, le C.E.F. a pris position près du Garigliano. Le 11 mai 1944, à 23 heures précises, c'est l'attaque du Mont Cassin par les tabors marocains et le 4è régiment de tirailleurs tunisiens. Le 12 mai, le premier assaut est repoussé et nos pertes s'avèrent hélas considérables. Mais le général Juin a décidé de passer. Le lendemain, presque sans protection, il s'avance au devant de ses hommes. Son audace, son enthousiasme, galvanisent la troupe et le soir, un immense drapeau tricolore claque fièrement au sommet du mont Cassin conquis de haute lutte. La bataille du Garigliano est gagnée. L'ennemi surpris, enfoncé, défait, bat en retraite. Aux côtés du général Clarck, commandant la 5è armée américaine, Juin entre en vainqueur dans Rome le 5 juin 1944.

Puis le C.E.F. poursuit son avance. Il délivre Sienne le 4 juillet et progresse jusqu'à quelques kilomètres de Florence. Le 22 juillet il est relevé par des éléments britanniques, et prend part le 15 août au débarquement en Provence.

#### L'après guerre

Pour Alphonse Juin s'ouvre la carrière des honneurs les plus élevés. Il est fait Grand Croix de la Légion d'Honneur. Il est avec De Gaulle sur les Champs Elysées le jour de la libération de Paris. Il se rend à San Francisco en tant que membre de la délégation française et en mission à Moscou. En 1946, il est ambassadeur au Brésil.

Pour la sixième fois, Juin retourne au Maroc en 1947 et occupe le grand bureau où jadis se tenait Lyautey.

En 1951, il est inspecteur des forces armées françaises et six mois plus tard, Eisenhower qui organise dans le cadre de l'O.T.A.N. la défense de l'Europe, lui confie le Commandement en Chef des Forces Terrestres Interalliées. Ses nouvelles responsabilités l'obligent à quitter Rabat pour Paris.

La France veut témoigner à Juin de façon éclatante sa reconnaissance. Le 14 juillet 1952, à l'issue du traditionnel défilé, le Président Vincent Auriol remet le bâton étoilé qui fait de Juin l'unique maréchal de France vivant de la dernière guerre.

Hélas, le crépuscule d'une existence aussi lumineuse devait être assombri par le drame algérien. En désaccord avec De Gaulle, il refuse la politique d'abandon, contraire au patriotisme et à l'honneur. Originaire de cette Algérie qu'il aime tant, citoyen de cœur de ce Maroc auquel il a tant donné de luimême, de cette Tunisie où il a combattu, c'est avec un déchirement atroce qu'il assiste à l'effondrement de l'œuvre africaine de la France. Mis à l'écart par son ex-camarade de

Saint- Cyr, il est démis de sa place de droit au Conseil Supérieur de la Défense nationale, écarté de toutes les manifestations commémoratives des deux guerres mondiales et privé des prérogatives dues à son rang.

Le 27 janvier 1967 au Val de Grâce, la mort met un terme à son calvaire physique et moral.

#### **Distinctions**

- Membre de l'Académie Française
- Membre de l'Académie des Sciences Coloniales
- Membre de l'Académie de Stanislas.

#### **Décorations françaises**

- Grand Croix de la Légion d'Honneur (8 mai 1945)
- Médaille militaire
- Croix de Guerre 1914-18 (avec une palme et deux étoiles)
- Croix de Guerre 1939-45 ( avec cinq palmes)
- Croix de Guerre des théâtres d'opérations extérieures (avec deux palmes)
- Médaille interalliée de la Victoire
- Médaille commémorative de la guerre 1914-18
- Médaille coloniale

## Décorations étrangères

- Belgique : Grand Croix de l'ordre de Léopold
- Etats-Unis: commandeur en chef de la Legion of merit, distinguished service medal
- Maroc : Grand cordon du Ouissam alaouite chérifien
- Royaume Uni : Chevalier général de l'ordre du Bain

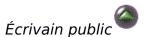
#### Œuvres écrites

• Le Maghreb en feu (1957)

- L'Europe en question (avec H. Massis) (1958)
- Mémoires (1959-60)
- *Je suis soldat* (1960)
- La campagne d'Italie (1962)
- C'étaient nos frères (1962)
- Histoire parallèle : la France en Algérie 1830-1962 (1963)
- La Brigade marocaine à la bataille de la Marne (1964)
- Trois siècles d'obéissance militaire 1650-1963 (1964)



Le général Juin pendant la campagne d'Italie



# La figue et le paresseux

#### **Alphonse Daudet**

Cette courte nouvelle a d'abord paru dans *Paris Illustré*, un numéro spécimen du 28 mars 1870, puis dans *Le Soir* du 28 août 1871. On le retrouve ensuite dans la 2ème partie d'une édition en 1886 de *La Belle Nivernaise* qui contenait une série de contes et de nouvelles. En 1990, les éditions de *La Boite à Documents* la publient dans un volume intitulé *Récits et nouvelles d'Algérie* avec une présentation de Jean Déjeux.

Alphonse Daudet, né le 13 mai 1840 à Nimes, et mort à Champrosay près de Corbeil le 19 décembre 1897. C'est avec son cousin Henri Reynaud qu'il effectua un voyage en Algérie du 19 décembre 1861 au 25 février 1862. Il en rapporta l'une de ses œuvres les plus connues, *Tartarin de Tarascon* et l'on lui reprochera de n'avoir rapporté de l'Algérie qu'un éclat de rire, une galéjade. C'est trop vite juger et c'est ignorer les autres récits algériens de Daudet que l'on peut retrouver, entre autres, dans *Les Contes du Lundi* et dans *Les Lettres de mon Moulin*. Voici un exemple du talent de Daudet en matière d'Algérie

#### Jeanine de la Hogue

Dans l'indolente et voluptueuse petite ville de Blidah, quelques années avant l'invasion des Français, vivait un brave Maure qui, du nom de son père, s'appelait Sidi-Lakdar et que les gens de sa ville avaient surnommé le Paresseux. Vous saurez que les Maures d'Algérie sont les hommes les plus indolents de la terre, ceux de Blidah surtout ; sans doute à cause des parfums d'oranges et de limons doux dont la ville est noyée. Mais en fait de paresse et de nonchaloir, entre tous les Blidiens, pas un ne venait à la ceinture de Sidi-Lakdar. Le digne seigneur avait élevé son vice à la hauteur d'une profession. D'autres sont brodeurs, cafetiers, marchands d'épices. Sidi-Lakdar, lui, était paresseux.

A la mort de son père, il avait hérité d'un jardinet sous les remparts de la ville, avec de petits murs blancs qui tombaient en ruines, une porte embroussaillée qui ne fermait pas, quelques figuiers, quelques bananiers et deux ou trois sources vives luisant dans l'herbe. C'est là qu'il passait sa vie, étendu de tout son long, silencieux, immobile, des fourmis rouges plein sa barbe. Quand il avait faim, il allongeait le bras et ramassait une figue ou une banane écrasée dans le gazon près de lui ; mais s'il eût fallu se lever et cueillir un fruit sur sa branche, il serait plutôt mort de faim. Aussi, dans son jardin, les figues pourrissaient sur place, et les arbres étaient criblés de petits oiseaux.

Cette paresse effrénée avait rendu Lakdar très populaire dans son pays. On le respectait à l'égal d'un saint. En passant devant son petit clos, les dames de la ville qui venaient de manger des confitures au cimetière, mettaient leurs mules au pas et se parlaient à voix basse sous leurs masques blancs. Les hommes s'inclinaient pieusement, et, tous les jours, à la sortie de l'école, il y avait sur les murailles du jardin toute une volée de gamins en vestons de soie rayée et bonnets rouges, qui venaient essayer de déranger cette belle paresse, appelaient Lakdar par son nom, riaient, menaient du train, lui jetaient des peaux d'oranges.

Peine perdue! Le paresseux ne bougeait pas. De temps en temps on l'entendait crier du fond de l'herbe : « Gare, gare tout à l'heure, si je me lève! » mais il ne se levait jamais.

Or, il arriva qu'un de ces petits drôles, en venant comme cela faire des niches au paresseux, fut en quelque sorte touché par la grâce, et, pris d'un goût subit pour l'existence horizontale, déclara un matin à son père qu'il entendait ne plus aller à l'école et qu'il voulait se faire paresseux.

- Paresseux, toi ?... fit le père, un brave tourneur de tuyaux de pipes, diligent comme une abeille et assis devant son tour dès que le coq chantait... Toi, paresseux ?... En voilà une invention ?
- Oui, mon père, je veux me faire paresseux... comme Sidi-Lakdar...
- Point du tout, mon garçon. Tu seras tourneur comme ton père, ou greffier au tribunal du Cadi comme ton oncle Ali ; mais jamais je ne ferai de toi un paresseux... Allons, vite, à l'école ; ou je te casse sur les côtes ce beau morceau de merisier tout neuf... Arri, bourriquot !

En face du merisier, l'enfant n'insista pas et feignit d'être convaincu; mais au lieu d'aller à l'école, il entra dans un bazar maure, se blottit à la devanture d'un marchand, entre deux piles de tapis de Smyrne, et resta là tout le jour, étendu sur le dos, regardant les lanternes mauresques, les bourses de drap bleu, les corsages à plastrons d'or qui luisaient au soleil, et respirant l'odeur pénétrante des flacons d'essence de rose et des bons burnous de laine chaude. Ce fut ainsi désormais qu'il passa tout le temps de l'école...

Au bout de quelques jours, le père eut vent de la chose; mais il eut beau crier, tempêter, blasphémer le nom d'Allah et frotter les reins du petit homme avec tous les merisiers de sa boutique, rien n'y fit. L'enfant s'entêtait à dire : « Je veux être paresseux... je veux être paresseux », et toujours on le trouvait étendu dans quelque coin.

De guerre lasse, et après avoir consulté le greffier Ali, le père prit un parti :

- Écoute, dit-il à son fils, puisque tu veux être paresseux à toute force, je vais te conduire chez Lakdar. Il te passera un examen, et si tu as réellement des dispositions pour son métier, je le prierai de te garder chez lui, en apprentissage.
  - Ceci me va, répondit l'enfant.

Et pas plus tard que le lendemain, ils s'en allèrent tous les deux, parfumés de verveine et la tête rasée de frais, trouver le paresseux dans son petit jardin.

La porte était toujours ouverte. Nos gens entrèrent sans frapper; mais comme l'herbe montait très touffue et très haute, ils eurent quelque peine à découvrir le maître du clos. Ils finirent pourtant par apercevoir, couché sous les figuiers du fond, dans un tourbillon de petits oiseaux et de plantes folles, un paquet de guenilles jaunes qui les accueillit d'un grognement.

- Le Seigneur soit avec toi, Sidi-Lakdar, dit le père en s'inclinant, la main sur la poitrine. Voici mon fils qui veut absolument se faire paresseux. Je te l'amène pour que tu l'examines, et que tu voies s'il a la vocation. Dans ce cas, je te prie de le prendre chez toi comme apprenti. Je paierai ce qu'il faudra.

Sidi-Lakdar, sans répondre, leur fit signe de s'asseoir près de lui, dans l'herbe. Le père s'assit, l'enfant se coucha, ce qui était déjà un fort bon signe. Puis tous les trois se regardaient sans parler. C'était le plein midi du jour; il faisait une chaleur, une lumière... Tout le petit clos avait l'air de dormir. On n'entendait que le crépitement des genêts sauvages crevant leurs cosses au soleil, les sources chantant sous l'herbe et les oiseaux alourdis qui voletaient entre les feuilles avec un bruit d'éventail ouvert et refermé. De temps en temps, une figue trop mûre se détachait et dégringolait de branche en branche. Alors, Sidi-Lakdar tendait la main et, d'un air fatigué, portait le fruit jusqu'à sa bouche. L'enfant, lui, ne prenait pas même cette peine. Les plus belles figues tombaient à ses côtés sans qu'il tournât seulement la tête. Le maître, du coin de l'œil, observait cette magnifique indolence ; mais il continuait à ne pas souffler mot.

Une heure, deux heures se passèrent ainsi. Pensez que le pauvre tourneur de tuyaux de pipes commençait à trouver la séance un peu longue. Pourtant, il n'osait rien dire, et demeurait là, immobile, les yeux fixes, les jambes croisées, envahi lui-même par l'atmosphère de paresse qui flottait dans la chaleur du clos avec une vague odeur de banane et d'orange cuites.

Tout à coup, voilà une grosse figue qui tombe de l'arbre et vient s'aplatir sur la joue de l'enfant. Belle figue, par Allah! rose, sucrée, parfumée comme un rayon de miel. Pour la faire entrer dans sa bouche, l'enfant n'avait qu'à la pousser du doigt; mais il trouvait cela encore trop fatigant, et il restait ainsi, sans bouger, avec ce fruit qui lui embaumait la joue. A la fin, la tentation devint trop forte; il cligna de l'œil vers son père et l'appela d'une voix dolente:

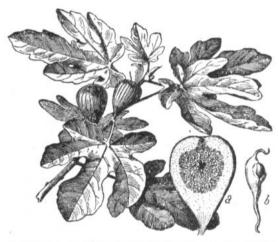
« Papa, dit-il, papa... mets-la-moi dans la bouche... »

A ces mots, Sidi-Lakdar qui tenait une figue à la main la rejeta bien loin, et s'adressant au père avec colère :

« Et voilà l'enfant que tu viens m'offrir pour apprenti! Mais c'est lui qui est mon maître! C'est lui qui doit me donner des leçons! »

Puis, tombant à genoux, la tête contre terre, devant l'enfant toujours couché:

« Je te salue, dit-il, ô père de la paresse !... »



Figuier : a, coupe d'une figue; b, un des fruits séparé.

# L'historien Gabriel Esquer dans mon souvenir

Jean-Claude Xuereb

Nous avions fait paraître la biographie de Gabriel Esquer dans le n° 13 des Cahiers d'Afrique du Nord. Elle figure en ligne sur le site de Mémoire d'Afrique du Nord. Néanmoins, ayant recueilli les souvenirs personnels de Jean-Claude Xuereb, son petit neveu, il nous a semblé intéressant de compléter cette biographie qui fera apparaître sous un jour plus vivant la personnalité du grand historien et homme de lettres que fut Gabriel Esquer.

A l'occasion d'un colloque auquel j'ai été récemment invité en Algérie, j'ai été agréablement surpris et profondément ému par la réaction enthousiaste d'un universitaire algérien. spécialiste des monuments historiques, lorsque j'ai prononcé en sa présence le nom de Gabriel Esquer qu'il tient pour l'un des grands historiens de son pays. En France au contraire, la plupart des historiens récents de l'Algérie semblent frappés d'amnésie concernant l'œuvre de cet illustre prédécesseur. ignorer pourtant le prodigieux travail recensement des archives de la colonisation accompli par Esquer, qui a notamment publié en huit volumes correspondances du Duc de Rovigo, des généraux Voirol, Drouet d'Erlon et du maréchal Clauzel ? Comment ne pas tenir compte de la monumentale Iconographie historique de l'Algérie du XVIème siècle à 1871, en trois volumes grand in-folio, fruit d'un travail de recherche étalé sur 13 années et dont les 354 planches groupent 1011 reproductions accompagnées d'une

introduction et d'un texte explicatif ? (une belle réédition, quoigu'abrégée en un seul volume en a été réalisée par l'éditeur Tchou en décembre 2002). Pour illustrer un véritable « complot du silence », je citerai un exemple caractéristique : en 1980, l'historien bien connu Charles-Robert Ageron a publié une Histoire de l'Algérie contemporaine sous le numéro 400, de la collection Que sais-je. Or, sous le même numéro et dans la même collection, avait paru, en 1950, une Histoire de l'Algérie de Gabriel Esquer, rééditée en 1957 avec une mise à jour comportant un chapitre final intitulé « L'insurrection ». Dans la bibliographie placée à la fin de son ouvrage, Ageron n'a pas même daigné mentionner le nom de son prédécesseur! Parmi les historiens plus récents, Benjamin Stora ne semble pas non plus avoir noté une quelconque référence aux travaux d'Esquer. Un tel silence est-il indispensable pour marquer ses distances par rapport au moindre soupçon d'une idéologie coloniale? Paradoxalement, Esquer a pu passer de son vivant pour un « libéral » aux yeux de certains nostalgiques du régime de Vichy, dont il avait impitoyablement décrit l'état d'esprit dans son livre sur le débarquement allié du 8 novembre 1942.

Esquer avait toujours été très lucide sur les carences et les incohérences de la politique algérienne de la France. Dans le *Que sais-je* précité, il concluait, au nom des principes républicains, notamment celui d'égalité, auxquels il avait toujours été profondément attaché, au nécessaire abandon d'un paternalisme révolu.

J'ai précieusement conservé les coupures des journaux algérois qui ont rendu compte de la visite en 1943 du général De Gaulle, alors Président du Comité Français de libération nationale, à la Bibliothèque Nationale d'Alger. Esquer me confia qu'après les discours officiels, il avait, au cours d'un tête à tête, déclaré : « Mon Général, vous êtes mal entouré ». J'ignore s'il reçut une réponse et si oui, laquelle. Ce qui est sûr, c'est qu'il

décrocha le portrait du chef de la France Libre qui trônait de longue date au mur de son bureau, lorsqu'il apprit que De Gaulle avait annoncé, par un discours prononcé à Strasbourg en 1947, la création du R.P.F. Il le remplaça par un portrait du maréchal Franchet D'Esperey qui avait dirigé le corps expéditionnaire français à Salonique où il avait lui-même servi.

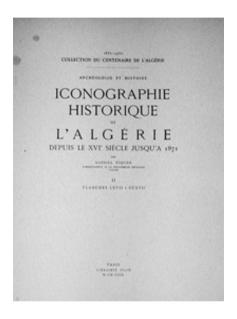
Pendant la période où il avait enseigné en Algérie, entre 1923 et 1932, Fernand Braudel avait noué avec Gabriel Esquer des liens d'estime et d'amitié qui ne se sont jamais démentis. « Ceux qui connaissent et aiment Esquer... » écrivait-il en 1947. Il n'a manqué aucune occasion de saluer par des articles hautement élogieux, la parution de chaque nouveau livre d'Esquer, « historien chargé de gloire » (Ces articles ont été repris dans *Autour de la Méditerranée* de Fallois - 1996).

Esquer savait pouvoir compter sur d'autres amitiés discrètes mais sûres, celles du grand arabisant Emile Dermenghem, celles du poète et essayiste Gabriel Audisio, du journaliste et poète, auteur de la *Parodie du Cid*, Edmond Brua, même si son ironie souvent mordante et ses prises de position intransigeantes lui avaient valu l'inimité d'un Robert Randau ou d'un Jean Pommier.

Après son décès, Gabriel Esquer a reçu de quelques uns de ses pairs un hommage digne de ses éminentes qualités d'homme et d'historien, Xavier Yacono, historien enseignant, qui fut l'un de ses anciens étudiants et était resté l'un de ses amis fidèles, lui a ainsi consacré dans la *Revue africaine* (1961 -numéro 105), un émouvant article suivi d'une ample bibliographie. Pendant de longues années, Esquer avait été le secrétaire général de cette revue et avait à ce titre organisé plusieurs congrès en Afrique du Nord.

Germaine Lebel, une chartiste qui avait succédé à Esquer à la direction de la Bibliothèque Nationale d'Alger, a consacré à

celui-ci une nécrologie très complète dans le bulletin de la bibliothèque de l'École des Chartes (1961 P. 367 à 371).



Iconographie historique de l'Algérie du XVIème siècle à 1871

Voici quelques souvenirs personnels susceptibles d'apporter un éclairage complémentaire sur l'homme de caractère et de conviction que fut Gabriel Esquer dans la vie publique, en même temps, mieux situer sa place, depuis le poste d'observation qu'il occupait, face à une population composite dont il avait parfaitement saisi les aspects originaux, mais aussi les travers.

Un simple rappel de quelques éléments biographiques : Gabriel Esquer est né le 12 avril 1876 à Caunes - Minervois (Aude), au cœur du pays cathare. Il est décédé à Alger le 14 avril 1961, dans le modeste appartement de trois pièces qu'il occupait avec son épouse depuis près de quatre décennies dans un immeuble du 120 de la rue Michelet, au pied du havre de fraîcheur et de paix offert par le parc de Galland. Pendant des années il a emprunté chaque jour de la semaine le tramway à couleur vert bouteille qui le conduisait jusqu'au square Bresson vers la bibliothèque nationale d'Alger dont il fut l'administrateur de 1910 à 1948 dans l'ex palais du Dey Mustapha. Il se rendait aussi dans les locaux du Gouvernement Général où il exerça les fonctions d'archiviste - bibliothécaire de 1908 à 1942. Il rejoignait enfin la salle de cours de la Faculté des Lettres où il enseigna de 1927 à 1948, l'Histoire Médiévale et les sciences annexes de l'Histoire.

Pour ma part, entre 1941 et 1948, et pendant toute ma scolarité secondaire accomplie au Lycée Gautier, j'ai parcouru au moins une fois par semaine le chemin qui séparait la rue Hoche du haut de la rue Michelet pour me rendre au domicile du couple Esquer. A partir de la classe de troisième, j'ai régulièrement hanté le paisible patio de la Bibliothèque Nationale où, dans le bruit cristallin d'un jet d'eau, je me suis livré à des orgies de lecture pour préparer mes devoirs de français, puis de philo.

Gabriel Esquer était le grand homme de la famille, une famille où se mêlaient, encore tout imprégnés de leurs coutumes et de leurs dialectes respectifs, des descendants d'immigrés valenciens, alicantins, mahonnais, mais aussi maltais ou gozitans. A leurs yeux, Esquer représentait une figure unique de ces « Français naturels », porteurs des lumières prestigieuses d'une lointaine culture et possesseurs des subtilités d'une langue complexe et peu accessible.

De cet homme, nous ne parlions entre nous qu'avec une extrême déférence, manifestée notamment par l'appellation de « Monsieur Esquer » ou, sur un mode à peine plus familier, « l'oncle Esquer ». Envers lui, le voussoiement était de rigueur. Chaque visite qui lui était rendue par l'un d'entre nous était suivie d'amples récits et commentaires où les anciens s'efforçaient de tirer des enseignements pour l'éducation des plus jeunes.

Esquer, demeuré veuf d'un premier mariage peu avant son installation en 1909 à Alger, alors qu'il n'avait que 33 ans, avait loué un appartement en centre ville, Boulevard Baudin. Dans les escaliers de cet immeuble, il lui arrivait de croiser et de saluer, ôtant d'un geste large son feutre style « quai d'Orsay » ou « rue Saint Guillaume », une charmante locataire dont il fit bientôt la connaissance. Celle-ci travaillait comme secrétaire dans les bureaux du XIXème corps d'armée situés Place Bugeaud. Esquer ne fut pas, dit-on, insensible aux charmes de cette sémillante et pulpeuse jeune femme et ils se marièrent peu de temps après. Il se trouve que cette jeune personne était la sœur cadette de ma grand-mère paternelle. Son destin, qui devait la placer au-dessus du modeste milieu ouvrier d'origine espagnole dont elle était issue, avait été marqué par une réussite, exceptionnelle à l'époque, au certificat d'études primaires. Elle jouissait de ce fait, parmi les siens, d'un prestige incontesté, encore rehaussé par son mariage avec un haut fonctionnaire, métropolitain de surcroît. « Madame Esquer » exerçait ainsi une véritable tutelle morale sur le maintien, l'habillement, l'expression et l'orientation d'une nombreuse descendance de nièces et de neveux dont je faisais partie.

Aux yeux de « l'oncle Esquer », je n'ai véritablement commencé à exister que lorsqu'il apprit ma réussite presque simultanée, en mai 1941, au certificat d'études et au concours des bourses. Il m'offrit aussitôt un exemplaire, que je garde encore sous la main, du Nouveau petit Larousse illustré et un exemplaire dédicacé de son ouvrage sans doute le plus connu La prise d'Alger, qui, publié en 1923 et réédité en 1929, lui avait valu le Grand prix littéraire de l'Algérie et le second prix Gobert de l'Académie Française. Il décida en outre que je devais sans tarder recevoir une initiation au latin et il confia adiointe. mission son chartiste cette comme mademoiselle Hanote. C'est ainsi que, pendant l'été 1941, je reçus une formation intense et accélérée de la grammaire et du vocabulaire latins couvrant quasiment tout le programme de la classe de grec. D'où la facilité avec laquelle j'obtins ensuite dans cette classe un premier prix de version latine. De la même manière, je subis, avant mon entrée en classe de 4ème, une initiation intensive au grec, sous la férule exigeante et redoutée de mademoiselle Hanote. Je devais en retour rendre compte de mes résultats trimestriels tout au long d'une scolarité à dire vrai assez inégale, car j'ai toujours accordé en secret une place privilégiée à d'impénitentes rêveries qui m'ont empêché d'obtenir les résultats d'un fort en thème, tels qu'on les exigeait de moi. l'ajouterai, par souci d'équité, que mes grandement facilités penchants littéraires furent lectures que me proposèrent mes directeurs de conscience, notamment quelques romans de Jules Verne, les Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Renan. Mais surtout je leur sais gré d'avoir mis entre mes mains le premier tome des Mémoires d'Outre Tombe (le second tome n'était pas encore, me direntils, une lecture pour mon âge). La découverte de cette prose poétique au rythme ample et vigoureux, imprégnée d'une vibrante sensibilité romantique, a laissé dans ma mémoire une trace profonde.

S'il était avare de confidences personnelles, l'oncle Esquer s'exprimait volontiers sur ses goûts littéraires. Son admiration allait bien sûr à Voltaire, mais surtout à Flaubert et à Baudelaire. Parmi les livres de son bureau figuraient des éditions reliées de Madame Bovary et des Fleurs du Mal. A une personne qui regrettait qu'il n'eût pas exercé ses talents dans l'écriture romanesque, sa réplique fut sans appel : « Quand on a lu Flaubert, on se tait, » L'hermétisme de certains poètes de sa génération, Mallarmé, Valéry, Claudel, l'irritaient, tant il lui paraissait gratuit. Enfant, j'ai passé des heures, assis dans un fauteuil proche, occupé à lire ou à rêver, tandis qu'il écrivait à sa table de travail. Je pense qu'if appréciait surtout chez l'enfant que j'étais, une réserve silencieuse qui convenait à son tempérament peu communicatif. La moindre de ses questions me paralysait, dans la hantise que ma réponse ne fût pas à la hauteur de ce qu'il attendait de moi. Cette retenue dans nos rapports n'était pas exempte d'une gêne persistante entre nous qu'il devait sans doute ressentir lui aussi, chacun de nous étant vécu par l'autre comme une énigme impénétrable. l'ai cependant conservé quelques lettres qu'il m'adressa 1945/1946 à une époque où je fus placé comme pensionnaire au lycée de Carcassonne pour des raisons familiales.

Il m'écrivait notamment dans une lettre datée du 26 juillet 1946: « J'ai l'impression que la mode existentialiste commence à descendre la pente. Il n'y avait rien d'original dans cette salade russe de doctrines archi-connues. Et puis, as-tu remarqué que les grands philosophes, ceux qui ont créé des doctrines originales, n'étaient pas des professeurs de philosophie ? » Il me signalait dans cette même lettre la fin de

la parution du journal *Combat*, où il avait régulièrement publié une chronique intitulée *Propos d'un jacobin*. Il m'envoyait régulièrement les coupures de ces articles dans lesquels, avec une lucidité souvent teintée d'une ironie cinglante, il épinglait les travers d'une époque incertaine et troublée.

le relève dans une autre de ses lettres, ces réflexions sur l'Algérie « Je ne sais quelle idée on se fait en France de la question algérienne. Ici, elle apparaît simple. Monsieur le plénipotentiaire Yves Chataigneau, Gouverneur Général de l'Algérie - suivant la formule - nous expliquera 1) qu'il n'y a rien qui ressemble le plus à un paysan français qu'un fellah d'Algérie. 2) que, lorsque tous les fellahs d'Algérie voteront, il n'y aura plus de question algérienne .... Aucun journal n'a remarqué que les signataires du Manifeste qui prétendent parler en défenseurs des fellahs sont tous des bourgeois ou de gros propriétaires puissamment riches, donc protecteurs qualifiés des pauvres fellahs.... » l'aurais pu, bien sûr, lui objecter que dans toutes les époques, les défenseurs les plus ardents des opprimés étaient rarement issus des rangs de ces derniers et que l'histoire n'avait pas toujours les mains pures, à commencer par l'histoire coloniale.

Cependant, nos relations, souvent contraignantes pour moi, combien fructueuses. gâtèrent mais se s'interrompirent totalement après l'obtention de baccalauréat en 1948. L'oncle Esquer avait décidé que je devais «monter à Paris » pour y suivre les cours de sciences politiques et préparer le concours de l'ENA. Je n'osai même pas mettre mes parents au courant d'un tel projet qui dépassait singulièrement leurs possibilités financières. Au risque de passer pour un ingrat et pour ne pas avoir à fournir d'explications auxquelles ma fierté se refusait, je cessai de donner le moindre signe de vie au 120 de la rue Michelet. Je m'inscrivis néanmoins à la Faculté de Droit d'Alger. La rupture

se confirma lorsque, quelques années plus tard, Gabriel Esquer découvrit, à la lecture des quotidiens algérois, que i'avais obtenu un prix de poésie, décerné par le Cercle Lélian d'Alger. Dans l'ignorance où il se trouvait de ma situation réelle, il écrivit à mes parents une lettre virulente dans laquelle il déplorait que je vive à leurs crochets en véritable parasite. l'aurais pu tenter de dissiper ce malentendu en arquant d'un cursus universitaire somme toute honorable, je n'en fis rien. Mon respect et mon admiration pour Gabriel Esquer n'en sont pas moins restés entiers. Au fil des années, j'ai souhaité mieux connaître cette personnalité complexe et peut-être quelques ressorts secrets de son intransigeance. Le hasard m'a permis d'entrer en correspondance en 1995 avec l'un de ses cousins germains. Avant de disparaître, celui-ci m'a transmis guelgues documents familiaux non dénués d'intérêt. J'ai ainsi découvert que la famille Esquer avait eu de longue date une vocation coloniale. Un ancêtre avait, au milieu du XIXème siècle, exercé les fonctions de Président de la Cour d'Appel de Cochinchine. D'autres parents, officiers de carrière, avaient été affectés soit en Indochine, soit dans les comptoirs français de l'Inde. Des cousins Esquer, installés à Pondichéry, étaient venus en 1867 assister au mariage des parents de Gabriel Esquer à Epinal. Ainsi peut s'expliquer la vocation algérienne de celui-ci.

Mes recherches se sont également orientées vers l'École des Chartes. J'avais demandé en 1995 l'autorisation d'aller y consulter le dossier de l'ancien élève. Le secrétaire général de l'École m'avait donné son accord en me précisant que ce dossier contenait plusieurs documents relatifs à l'Algérie. Je réalisai finalement mon projet en mai 2004. Grande fut ma déception de ne pas découvrir les documents annoncés. Certains documents, peut-être trop brûlants sur l'Algérie, avaient-ils été extraits d'un dossier en vérité assez mince ? Je ne saurais le dire... J'y relevai néanmoins quelques pièces fort édifiantes sur le déroulement pour le moins chaotique d'une

scolarité qui, normalement prévue pour une durée de trois ans. s'était en réalité étalée sur plus de sept années, entre novembre 1895 et février 1903 triplement de la première année, puis de la deuxième année, doublement de la troisième année. Les demandes de dérogation, d'abord présentées d'année en année par Madame Esquer mère, puis par l'étudiant lui-même, invoquent des raisons médicales pour expliquer un défaut chronique d'assiduité : atroces névralgies, bronchite aiguë... Chaque fois le directeur fit preuve d'une indulgence et d'une compréhension peu communes en accédant à la demande d'un étudiant hors norme. Les ennuis de santé invogués correspondaient-ils à une réalité ou dissimulaient-ils pas plutôt un surmenage lié à d'autres activités extra-universitaires ? Madame Germaine Lebel, dans l'article nécrologique cité plus haut, semble apporter une réponse fondée sur les confidences reçues de Gabriel Esquer lui-même « Après une rhétorique supérieure au lycée Janson de Sailly. il hésite entre deux carrières également attrayantes : le théâtre et l'École des Chartes. Il prépare, pour le concours d'admission à la classe de tragédie du Conservatoire, l'acte II de Mithridate, mais au dernier moment, un vieux fond de prudence bourgeoise lui fait considérer les aléas de la carrière théâtrale et il se décide à opter pour le métier d'historien...Tout en poursuivant ses études, il fait ses premières armes dans le journalisme, au Gil Blas, au Voltaire, à L'Aurore de Clemenceau au temps de l'affaire Dreyfus. »

Il devient le secrétaire général du théâtre des Mathurins et des Bouffes - Parisiens, ce qui lui vaut d'approcher de près les personnalités artistiques et littéraires de son temps. Il réussit même à faire jouer sous un pseudonyme quelques revues d'actualité, agrémentées de danses à la mode 1900. A l'inverse, François Mauriac, admis en 1906 à l'école des Chartes, devait en démissionner peu après, pour suivre une vocation de romancier.

Ne serait-ce pas le souvenir de cette jeunesse peu conformiste qui aurait conduit « l'oncle Esquer », par crainte que je ne tombe dans les mêmes errements que lui, à réagir de manière aussi vigoureuse et intransigeante à la découverte dans la presse algéroise, de l'annonce de mes modestes activités poétiques ? La vraisemblance de cette interprétation humanise soudain à mes yeux la statue du commandeur dont j'avais vécu douloureusement l'injuste sentence.

La consultation du dossier de l'École des Chartes m'a également révélé quelques déboires vécus par Esquer pendant et après la Grande Guerre. Il avait été mobilisé en avril 1915 comme sergent au 3ème régiment de Zouaves et avait appartenu au corps expéditionnaire français qui combattit Turcs et Bulgares aux Dardanelles. Mon grand père paternel appartenait au même régiment et mon enfance a été bercée par ses récits de cette terrible guerre.

Ce fut aussi la naissance d'une fraternité d'arme entre les deux beaux-frères. le chartiste d'un côté et l'ouvrier maçon qui s'étaient depuis illettré de l'autre, lors réciproquement estime et respect. Pendant la durée de cette mobilisation. deux intérimaires avaient été chargés fonctions d'administrateur et de bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale d'Alger. La paix revenue, ces deux personnages, qualifiés « d'hommes de lettres » mais dénués des diplômes normalement requis, avaient intrigué pour être maintenus à ce poste. Esquer avait dû saisir le Gouverneur Général de l'époque, Monsieur Jonnard, par une lettre du 18 janvier 1919 dont il avait adressé copie au Directeur de l'École des Chartes -pour obtenir d'être rétabli dans ses fonctions.

Un autre document figurant au dossier de l'école m'est apparu du plus grand intérêt : il s'agit d'une lettre manuscrite adressée par Esquer au Directeur de l'École, à la date du 8 décembre 1944. Ce courrier est relatif à la situation de MIle

Hanote, chartiste alors en poste à Alger, laquelle, après la Libération, sollicitait vainement sa mutation en métropole pour y rejoindre sa famille dont elle avait été longuement séparée. Esquer y saisit l'occasion d'exprimer son indignation devant l'attitude méprisante des Administrations Centrales envers les fonctionnaires d'outre-mer. Pour ma part, au cours des six années que j'ai accomplies dans la fonction publique au Gouvernement Général de l'Algérie où les fonctionnaires appartenant à un cadre algérien étaient en état de nette par rapport aux fonctionnaires métropolitains infériorité provisoirement détachés, j'ai pu vérifier la justesse de la virulente critique formulée par Esquer. Voici ce qu'il écrivait : « J'ai toujours eu l'impression et j'ai maintenant la certitude qu'un chartiste qui traverse la mer est par cela même rayé par l'Administration de la communauté des fidèles; il n'est plus gu'un Dissident. En ce gui me concerne, je n'ai pas souffert de cet état d'esprit parce que l'idée ne me serait jamais venue de postuler, après Alger, un poste en province, même Lyon ou Toulouse. D'autre part, l'Institut ne m'intéresse pas, je n'avais aucune raison d'aller à Paris. Mais en ce qui concerne les confrères plus jeunes, j'ai constaté par de nombreux exemples, cet état d'esprit curieux de l'Inspection Générale qui considère les pays d'outre-mer comme un dépotoir où les malheureux qui ont eu l'imprudence d'y mettre les pieds doivent perdre tout espoir de revenir en France. On ne peut dire que notre Administration ait le sens de l'Empire... » Ne voilà-t-il pas l'un des aspects du complexe de supériorité, nourri par la haute administration française à l'égard de ceux qui avaient choisi de servir parmi les Français de seconde zone. Et cette propension fut encore accentuée par l'arrivée des Énargues après 1945.

Les rapports de Gabriel Esquer avec l'Algérie me semblent révéler une longue histoire d'amour. Celle-ci s'est notamment traduite par la publication de travaux et d'ouvrages qui débordent singulièrement le domaine de l'Histoire telle qu'on la

conçoit traditionnellement. C'est ainsi que la revue Simoun d'Oran a publié en 1957 deux numéros entiers consacrés l'un à La vie intellectuelle en Algérie, l'autre à L'Algérie vue par les écrivains signés de Gabriel Esquer. Ces études fourmillent de détails vivants et pittoresques qui demeurent indispensables à la connaissance et à la compréhension de l'Algérie coloniale. Esquer a également publié en 1949, un ouvrage intitulé Alger et sa région aux éditions Arthaud de Grenoble. L'élégance et la sobriété du style le disputent à la qualité d'une érudition aussi vaste que discrète. Nous sommes conviés à une visite enchantée, rue après rue, monument après monument, site après site. Cette évocation dans l'espace s'accompagne d'un voyage dans le temps qui nous permet de suivre pas à pas la transformation d'une cité repliée sur ses ruelles sinueuses et ses étroites murailles en une capitale moderne et aérée se déployant autour de la courbe harmonieuse de la baie.

On y découvre au passage quelques-unes des expressions imagées et suggestives du langage de la rue. Pour Esquer, cette ville où il a passé plus d'un demi-siècle de son existence, est devenue sa ville. Il a souhaité y finir ses jours et y être inhumé. Il avait d'ailleurs affirmé ce choix en se « débarrassant » de la pittoresque maison familiale de Caunes-Minervois, située dans une partie d'une abbaye bénédictine où il avait vécu son enfance.

En rendant cet hommage à Gabriel Esquer, j'ai le sentiment d'acquitter une dette personnelle, mais aussi, je l'espère, de contribuer à rétablir à la place éminente qui lui revient, un historien intègre et scrupuleux dont les travaux et le témoignage demeurent essentiels à la survie de notre mémoire.

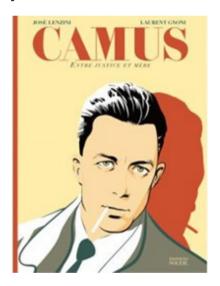


# Repères bibliographiques

L'abondance des textes de cette revue N° 74, nous a amené à repousser au N°75 certains comptes rendus de livres. Mais nous avons voulu citer certains ouvrages et vous les faire connaître.

#### Camus

José Lenzini et Laurent Gnoni



Entre Justice et mère - Éditions Soleil, 15 Bd de Strasbourg (85000 Toulon) - 17 euros

Adaptation graphique, dessins en couleurs.. L'album du centenaire de Camus.

## **Marie - Lou Lamarque**

Civilités Barbares. Femmes d'Orient et d'Occident. Algérie 1830-1962.. L'Harmattan, 34 euros

#### Dictionnaire de la Grande Guerre

Pierre Montagnon, 933 pages, Pygmalion, 27 euros